This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

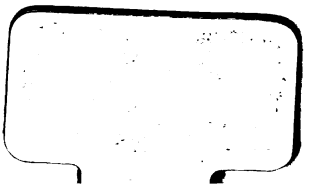
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III. B. 119



LE

CHARIOT D'ENFANT

Représenté pour la première fois sur le second Théâtre-Français

(THÉÂTRE DE L'ODÉON)

Le 13 mai 1850.

PARIS. — IMPRIMERIE BONAVENTURE ET DUCESSOIS,
55, quai des Grands-Augustins.

23

LE

CHARIOT

D'ENFANT

DRAME EN VERS, EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX

Traduction du Drame indien

DU ROI SOUDRAKA

PAR

MM. MÉRY & GÉRARD DE NERVAL

PARIS

D. GIRAUD ET J. DAGNEAU, ÉDITEURS

18, rue Guénégaud (ancien 24)

—

1850

est trop ancien ni de ce qui est trop nouveau.

Dans une époque si préoccupée de passions et d'intérêts politiques, si dédaigneuse en apparence des œuvres d'art et de poésie, n'est-on pas heureux de rencontrer des esprits d'élite, à quelque position qu'ils appartiennent, capables d'apprécier les raffinements littéraires qui consistent à transporter d'une langue dans une autre, ou plutôt encore d'une civilisation primitive dans celle d'aujourd'hui, des idées, des sentiments et des formes dont il semble que le vulgaire s'étonnerait.

Nous n'espérions qu'un petit nombre de soirées littéraires, et pour ainsi dire académiques, et il se trouve que nous avons rencontré un succès. Il en faut certainement rapporter la gloire à l'œuvre solennelle que nous avons fidèlement rendue, sinon toujours selon la lettre, au moins toujours selon l'esprit.

Le doute, qui s'était établi d'abord sur l'existence de la pièce indienne était, certes, trop flatteur pour nous. La critique sérieuse ne s'est pas laissé prendre à cette hypothèse amicale.

Il est maintenant reconnu que le *Chariot d'Enfant*, ou autrement le *Chariot de terre cuite* (Mritchtchakati), est une pièce de la plus belle époque littéraire de l'Inde, traduite depuis longtemps en anglais, en allemand et plus tard en français, par des orientalistes renommés. Schlegel, Goëthe, le baron d'Eckstein, Michelet, se sont préoccupés de ce drame, et l'influence qu'il a exercée déjà sur notre littérature est plus ancienne qu'elle ne paraît : car les poëtes ont le privilége de ces études rétrospectives, qui les font ressembler aux veilleurs des tragédies grecques, postés sur les monts et sur les tours, qui prédisaient l'aurore, les

phénomènes où les victoires, en tournant les yeux obstinément vers les pays d'où vient le jour.

L'Inde n'est pas, du reste, si éloignée de nos idées qu'on peut le croire au premier abord. Elle fut en partie, dans le siècle dernier, une possession française dont il ne nous reste que de maigres colonies. Des milliers de volontaires français retardèrent longtemps la chute de l'héroïque *Tippo-Saëb*. Napoléon, on le sait, ne chercha à se frayer un passage à travers l'Égypte et la Syrie que pour soutenir encore contre l'invasion anglaise ces nations, qui correspondent à nous par une sorte d'affinité lointaine.

Si l'on s'arrêtait aux suppositions des savants qui représentent les Celtes et les Francs comme faisant partie de la branche *Indo-Germanique*, dont les migrations ont peuplé

l'Europe centrale, il serait impossible de s'étonner du rapport singulier de mœurs et de caractères que présentent le Théâtre indien et le nôtre.

Ceci n'est nullement un paradoxe destiné à répondre aux idées qu'une portion du public s'était faites touchant notre collaboration avec le roi Soudraka. Nous aurions voulu pouvoir donner au public son œuvre entière telle qu'elle a été jouée à Oudjayani, où sa représentation durait plusieurs jours, se trouvant entremêlée de prières, de sacrifices et d'épisodes tout particuliers à l'Inde et qu'il était inutile de reproduire devant un public indifférent à ces vieilles croyances.

Voltaire, qui a traduit le *Cercle de Craie*, drame chinois, d'après la version d'un missionnaire, et qui en a fait l'*Orphelin de la Chine*, ignorait l'existence du Théâtre indien. C'est

en 1830 que M. de Chézy publia la *Reconnaissance de Sacountala,* du poëte Calidasa, avec le texte sanscrit. Quelques années plus tard, M. Wilson fit paraître la traduction du *Chariot d'Enfant* et cinq autres ouvrages complets. Le baron d'Ekstein a longuement parlé de cette pièce, comprise dans ses savantes études sur la littérature indoue, et signalait la forme du drame et l'intérêt des péripéties comme comparables à ce qu'on admire le plus dans Shakspeare et dans Schiller.

Il est toujours resté un doute quant à l'époque où la pièce a été composée. On suppose, d'après l'introduction, que le roi Soudraka, son auteur, vivait avant l'ère de *Vicramâditya*, antérieure à la nôtre de cinquante-six ans. Or une ère, selon la tradition des Orientaux, est de mille années lunaires, ce qui ferait remonter l'antiquité de l'ouvrage à

près de trois mille ans. On cite aussi des passages d'auteurs grecs qui parlent d'une pièce dont l'héroïne était une courtisane, et qui se jouait dans l'Inde à l'époque d'Alexandre; mais il est bon de tenir compte de l'opinion de Wilson, qui suppose une époque beaucoup plus rapprochée. Cependant ce qui domine dans l'esprit de l'ouvrage c'est le sentiment de la réforme Bouddhique, qui précéda l'ère chrétienne de plusieurs siècles, et dont le reflet éclaira toute la philosophie grecque comme une aurore des révélations futures.

Voici l'argument de la pièce indienne, ajouté évidemment dans une époque postérieure de longtemps à celle de la composition :

« Il fut un poëte dont l'extérieur avait la majesté de l'éléphant; les yeux, la vivacité de la perdrix; le visage, l'éclat de la pleine lune. Il se nommait Soudraka; également versé dans la connaissance des vedas, dans les sciences mathéma-

tiques, dans les beaux-arts et l'éducation des éléphants. Par la faveur de Siva, ses yeux ne furent point éteints par les ténèbres de la vieillesse. Il vit son fils assis sur le trône, et arrivé à l'âge de cent ans, il entra dans le feu du bûcher. Illustre parmi ceux qui se sont instruits dans les livres, et riche en piété, tel fut le prince Soudraka. Ce drame est son ouvrage; voici l'exposition :

« Dans Avanti, vivait un jeune brahmane d'un rang distingué, mais d'une pauvreté extrême; son nom était Tcharoudata. Une courtisane, nommée Vasantazena, devint éprise des hautes et nombreuses qualités de Tcharoudata, et l'histoire de leurs amours forme l'intrigue de ce drame du roi Soudraka, qui montre l'infamie d'un méchant, la bonté d'un magistrat, la puissance de la vertu et le triomphe de l'amour fidèle. »

Le travail des auteurs français n'a consisté qu'à élaguer quelques scènes incidentes, multipliées dans l'œuvre originale, comme ces intrigues secondaires des drames espagnols que Corneille et Molière ne se faisaient pas faute de supprimer dans leurs imitations. Tel est l'épisode d'*Ariaka*, pâtre-conspirateur qui, à

la fin de la pièce, immole le roi *Palaka*. Et à ce propos, nous devons protester contre l'erreur de quelques personnes qui ont cru voir dans notre travail des détails et des allusions modernes. L'homme est le même dans tous les temps, et l'époque où la pièce a été composée semble appartenir à une civilisation fort avancée. Il est de plus impossible de rendre certaines expressions autrement que par des équivalents modernes, à moins d'employer les mots mêmes du sanscrit et du prâcrit de la pièce originale. Il existe aussi des scènes de détail toutes didactiques, telles que celles qui précèdent l'entrée de Metreya chez la courtisane, et qui contiennent la description de huit cours dans lesquelles il pénètre successivement. Ces descriptions, destinées à rendre la splendeur d'une telle existence, s'éloignent de l'esprit de notre

théâtre. On n'a jamais représenté en France d'ailleurs la traduction littérale d'un ouvrage étranger. Schlegel, Goëthe et Schiller ont eux-mêmes fait subir des coupures et des modifications partielles aux œuvres traduites dont ils ont enrichi leur littérature. Nous pouvons dire du moins qu'aucune scène importante de l'œuvre primitive n'est absente de la nôtre, et que, selon l'expression de Théophile Gautier, « si cette vaste forêt indienne est devenue « praticable, elle n'en est pas moins restée « touffue. »

L'Odéon est le théâtre des tentatives aventureuses ; c'est aussi le terrain de fouille où les ouvriers de l'art ont quelques chances de réussir en exhumant les chefs-d'œuvre du passé : à l'appui de cette opinion, nous avons déjà d'heureux antécédents. Le directeur actuel, M. Bocage, est, plus qu'aucun autre, capable

de favoriser ces hardies résurrections, non-seulement par sa merveilleuse intelligence de toutes les choses scéniques, mais encore par une noble prodigalité dans les dépenses qu'une fouille nécessite toujours. Ainsi, notre première expansion de reconnaissance s'adresse à M. Bocage, qui n'a reculé devant aucun sacrifice de loisirs, de bons conseils et d'études pour mettre en lumière le musée indou du roi Soudraka. Nous devons à ce grand artiste qui a créé *Marion Delorme*, *Antony*, *Lucrèce*, *Antigone*, une mise en scène splendide, digne de ces hautes scènes, où elle devient toujours la première condition du succès.

Après cela, nous devons payer aussi notre dette à notre ami Paul Bocage, jeune homme plein d'intelligence, d'esprit, de goût littéraire, déjà maître des secrets scéniques à l'âge où

l'on balbutie à peine l'alphabet de ce rude métier. Une bonne part du succès lui revient de droit, et si on savait que de soins, de travaux, d'études, de veilles brûlantes il a fallu consommer pour lancer le chariot indien sur des roues françaises, on ne serait pas étonné de nous voir avouer ce troisième et si précieux collaborateur.

Ensuite, nous remercions les artistes de l'Odéon, que cent répétitions laborieuses n'ont pas accablés, et qui, le jour venu, ont soutenu l'œuvre avec tant de chaleur, de passion et d'éclat.

Madame Laurent, qui a ressuscité dans toute sa grâce, sa jeunesse, sa beauté, son admirable talent, l'actrice indienne qui a créé Vasantazena sur le théâtre d'Oudjayani.

Clarence, l'artiste de la distinction suprême et de la parole émouvante : le rôle de Tcha-

rotidata est sa plus belle création ; Clarence a su lui donner un intérêt puissant qu'on ne trouve presque jamais au théâtre, dans les personnages qui représentent le côté moral. Quelques-unes de ses tirades ont eu les honneurs du *bis* comme des cavatines d'opéra.

Deshayes, le comédien multiple, le Protée de la scène française ; nature exceptionnelle ; artiste prêt à tous les rôles : la veille, le pastoral Jean Bonin, avec l'exquise prose de Georges Sand ; le lendemain, l'effronté joueur, l'homme des mauvais penchants et des bons instincts, qui se régénère par le dévouement et l'amour, type nouveau qu'il a créé avec tant d'originalité.

Gaudé, comédien d'avenir, et qui a l'intelligence et la passion de son art ; il a créé avec bonheur le rôle difficile de Samsthanaka, et s'est montré digne de s'associer au succès de

madame Laurent, dans la grande scène des jardins de Palhava.

Victor Henry, comédien plein de naturel et de bonhomie, qui a donné son vrai caractère de franchise et de dévouement au caractère de Metreya.

Dans le *Chariot d'Enfant*, les exigences scéniques demandent pour les personnages secondaires des artistes habitués à jouer les premiers rôles : aussi, les auteurs doivent à ceux-ci des remercîments particuliers pour le zèle dont ils ont fait preuve. Mademoiselle Baptiste est une Madhavia belle, chaste et touchante. Mademoiselle Dargilly montre, dans le personnage secondaire de Madanika, tout ce qu'on est en droit d'attendre d'elle dans les emplois élevés. Darcourt, Savigny, Bar, Larochelle concourent avec autant de dévouement que d'intelligence à l'ensemble de l'exécution. Il

y a même des rôles très-effacés qui sont remplis avec distinction par de jeunes artistes dont le talent a été souvent applaudi. Nous réservons une mention spéciale à mademoiselle Léonti, qui chante avec une voix délicieuse et un goût exquis le *pantoum* de l'orgie, dont la musique fait le plus grand honneur à M. Ancessy, qui a composé pour les airs du *Chariot d'Enfant* un beau travail d'archéologie musicale, en s'inspirant des mélodies de l'Indoustan.

PERSONNAGES.

Personnages.		Acteurs.
TCHAROUDATA, ancien ministre.	MM.	CLARENCE.
SARVILAKA, voleur.		DESHAYES.
SAMSTHANAKA, prince royal.		GAUDÉ.
METREYA, parasite de Tcharoudata.		VICTOR HENRY.
LE VITA, parasite du prince.		LAROCHELLE.
UN PASSANT.		DARCOURT.
MATHOURA, maître d'une maison de jeux.		BAR.
LE TCHANDALA, bourreau.		SAVIGNY
VASANTAZENA, chanteuse.	Mesd.	LAURENT.
MADHAVIA, femme de Tcharoudata.		BAPTISTE.
MADANIKA, esclave de Vasantazena.		DARGILLY.
UNE SUIVANTE.		MARCUS.
ROHSENA, enfant.		LÉONTINE.
UNE ALMÉE.		LEONTI.
UN JOUEUR.	MM.	MARTIAL.
UN OFFICIER.		HARVILLE.
UN ENVOYÉ.		MAURICE COSTE.
UN INDIEN.		ALFRED.

INDIENS, ESCLAVES, PEUPLE, COURTISANS, ALMÉES, SOLDATS, etc.

La scène se passe à Oudjayani, ancienne capitale de l'Inde.

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Personnages.

SAMSTHANAKA.
LE VITA.
TCHÀROUDATA.
ROHSENA.
METREYA.
MADHAVIA.
VASANTAZENA.

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Le théâtre représente, à gauche des spectateurs, un site agreste, montagnes et rochers. A droite, prenant la moitié de la scène, la maison de Tcharoudata, pauvre et fort peu meublée, des nattes, des instruments de musique, une petite lampe allumée, etc. Une porte, au fond, conduit aux appartements supérieurs ; autre porte à gauche s'ouvrant sur la campagne. Nuit tout le temps de l'acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

METREYA, ROHSENA, dans la maison.

ROHSENA.

Mon père est donc bien pauvre?...

METREYA.

Oh ! très-pauvre !

ROHSENA.

Pourquoi ?

METREYA.

Mais, parce qu'il n'est plus le ministre du roi.

ROHSENA.

Pourquoi ne l'est-il plus?

METREYA.

Une place si haute !...
Il l'a perdue, hélas !

ROHSENA.

Et comment?...

METREYA.

Par sa faute.

ROHSENA.

Et laquelle?...

METREYA.

Il était honnête homme!... Voilà
Ta mère... Il est fort tard... j'achèverai cela
Demain.

(Madhavia est entrée par le fond et sort avec son fils.)

SCÈNE II.

METREYA, seul.

O Metreya!—je me parle à moi-même—
Te voilà descendu de ta sphère suprême!
Tcharoudata ton maître, autrefois, à ta faim
Donnait de bons repas qui n'avaient pas de fin;
Tu te rassasiais de plats dont la fumée
S'élevait lentement sur la table embaumée,
Et tes doigts se teignaient, jusques au lendemain,
Des sauces qui laissaient leurs couleurs à ta main.
Aujourd'hui, plus de joie au pauvre parasite,
Plus de plats tentateurs où le gourmand hésite;...
Je ressemble au pigeon privé, qui de son bec
Cueille sur un tapis les miettes de pain sec.
Mon maître était ministre, et cité comme sage!
Un ministre est dans l'Inde un oiseau de passage...
Le voici, ce cher maître... il vient pieusement
Adorer le dieu bleu qui règne au firmament,
Et le nourrir, selon un respectable usage,
Même en mourant de faim au pied de son image.

(Il sort de la maison.)

SCÈNE III.

TCHAROUDATA, METREYA, hors de la maison.

TCHAROUDATA. (Il arrive du fond.)

Salut! seul serviteur d'une haute maison,
Ami de toute chance et de toute saison.

METREYA.

Santé, prospérité!... Que Siva vous assiste!

TCHAROUDATA.

Merci...

METREYA.

Qu'avez-vous donc, maître? vous êtes triste.

TCHAROUDATA.

Metreya, tu le sais, ministre, j'ai servi
Un roi sage, honoré du peuple; j'ai suivi
Le chemin des vertus; dans toute ma carrière,
Ami de l'indigent j'exauçai sa prière :
Et tout à coup la Mort, déesse de l'effroi,
Renverse le ministre en atteignant le roi.
C'est un fils débauché qui prend cette couronne,
Ce sceptre paternel que l'héritage donne,
Et qui sur le tombeau du monarque abattu
Intronise le vice...

METREYA.

Et chasse la vertu!

Vous avez tout donné,... pour comble de misère !...
Vous ! pauvre sous le fils, si puissant sous le père !
Si riche !... et vous n'avez gardé de tout ce bien
Que la vertu, trésor noble, et qui ne rend rien.

TCHAROUDATA.

L'homme qui des hauts lieux où bourdonne l'envie
Tombe indigent, n'est plus que le corps sans la vie.

METREYA.

Alors, que devons-nous, dans cette extrémité,
Préférer, de la mort ou de la pauvreté?

TCHAROUDATA.

Je choisirais la mort, si j'en étais le maître.

METREYA.

Quelle est votre raison? je voudrais la connaître.

TCHAROUDATA.

La mort est pour nous tous la douleur d'un moment;
La pauvreté n'a pas de fin à son tourment.

METREYA.

La vôtre finira.

TCHAROUDATA.

Metreya, que m'importe
Mon état! je m'afflige en voyant sur ma porte
S'épaissir le tissu de mousse et de gazon,
Car mes amis ont tous déserté ma maison !...

Abeilles d'un matin, filles de la rosée,
S'éloignant de la fleur qu'elles ont épuisée.

METREYA.

Quand la cuisine éteint son foyer éclatant,
Le feu de l'amitié s'éteint au même instant.

TCHAROUDATA.

J'ai donc fait mes adieux au monde qui me laisse.
Dans un calme chagrin j'attendrai la vieillesse;
Ma femme adoucira mon triste isolement;
Si mon regret amer éclate en ce moment,
C'est pour elle, crois-bien! car ma femme était née
Pour ne jamais connaître une heure infortunée,
Pour vivre dans l'éclat d'une cour!... Et je crains
Qu'elle ne trouve lourd le poids de ses chagrins.
Pourtant, n'oublions pas nos pieuses pratiques,
Et ce que nous devons à nos dieux domestiques.
Ils ont déjà reçu l'offrande de ma main.
Ami, cours à l'endroit agreste où le chemin
Fuit en quatre rayons, et porte tes prières
A ces divinités dites les Grandes Mères.

METREYA.

Oh! non, je n'irai pas.

TCHAROUDATA.

Pourquoi?

METREYA.

C'est odieux

De voir un homme ainsi maltraité par les dieux !
Qu'ont fait pour vous ces dieux que votre cœur vénère?
Que vous ont-ils rendu pour vos dons ?... la misère.

TCHAROUDATA.

Garde-toi de parler ainsi !... Notre devoir
Est d'honorer les dieux sans en rien recevoir.
Oui, malgré leur rigueur, le vrai sage les aime,
Pense toujours aux dieux, en s'oubliant lui-même.
Ainsi, va leur offrir tes dons; hâte tes pas.

METREYA.

Je vous désobéis, maître, je n'irai pas.
En ce moment, d'ailleurs, dans la forêt épaisse,
Ces chemins sont couverts de gens de toute espèce,
D'ivrognes fainéants, de petits grands seigneurs,
De femmes qu'on achète, et de hardis voleurs !...
Pour les dieux de l'Enfer quelle riche récolte !...
Devant de telles gens ma pudeur se révolte,
D'abord... Puis, je deviens semblable à ces oiseaux
Qu'attire le serpent caché sous les roseaux.
Je me cramponne au sol; mais on me déracine,
Et je cède à l'attrait de l'œil qui me fascine...

TCHAROUDATA.

Soit !... tu viens de donner une bonne raison.
L'heure du chapelet sonne dans ma maison;
Viens !... J'entends près de nous retentir l'allégresse :
Cette folle gaîté me donne la tristesse.

(Ils rentrent.)

SCÈNE IV.

SAMSTHANAKA, VASANTAZENA, LE VITA.

SAMSTHANAKA, en dehors.

Arrêtez!

VASANTAZENA, en scène.

Au secours!

SAMSTHANAKA, en dehors.

Vous n'échapperez pas!
Vous avez un des miens à chacun de vos pas!
Les chemins sont gardés : la fuite est inutile.

VASANTAZENA, en scène.

Déesse de la nuit, montre-moi quelque asile.

SAMSTHANAKA, cherchant à la saisir.

Elle est en mon pouvoir!... C'est Vasantazena,
Plus belle que la fleur du jardin Mandana.
O Vasantazena, vous avez pris des ailes
Aux Loris, ou des pieds aux agiles gazelles!
Ainsi pourquoi donc fuir, et d'un pas si léger,
O colombe! Vos jours ne sont pas en danger.
Je suis Samsthanaka, le prince qui vous aime,
Et le frère du roi, qui de son rang suprême
Descend pour vous offrir son cœur, ne craignez rien!..
Celui-ci... c'est Vita, mon parasite... Eh bien!

Vous ne répondez pas !... Ma courtisane austère,
Avez-vous à Siva fait serment de vous taire ?
Après tant d'amoureux, j'arrive le dernier !...

LE VITA.

Elle tremble !... pareille au jeune bananier !...

SAMSTHANAKA.

Tu le sais, mon ami, dans ma course enflammée,
Des titres les plus doux ma bouche l'a nommée ;
Je l'appelle flambeau plus brillant que le jour,
Léger bluet cueilli dans les champs de l'amour,
Trésor de voluptés et de coquetterie,
Gouffre où le riche voit sa fortune tarie,
Idole que le goût pare si richement,
Qui du premier venu fait son dernier amant...
Reine à démarche grave et danseuse légère,
Des faciles plaisirs banale ménagère,
Tout nom, de toute langue, à ses charmes est dû,
J'ai tout dit ! et jamais elle n'a répondu.

LE VITA, prêtant l'oreille.

Quand elle fuit, la boucle à son oreille joue
Et comme un luth divin retentit sur sa joue ;
C'est comme le grelot qui trahit par le son
Le daim privé, caché la nuit dans un buisson.

SAMSTHANAKA.

Les perles de ses pieds, accords qui me ravissent,
A chacun de ses pas tintent et la trahissent.

VASANTAZENA, d'une voix étouffée.

A moi !.. Madanika !.. viens à mon aide !.. cours !

SAMSTHANAKA.

Un danger !... sauvons-nous, elle appelle au secours.

LE VITA.

Ne fuyez pas ainsi, n'ayez donc pas peur d'elle,
Noble seigneur ! ce sont ses femmes qu'elle appelle.

SAMSTHANAKA.

Rien que ses femmes ?...

LE VITA.

Oui.

SAMSTHANAKA.

Pourquoi donc trembles-tu ?
Contre cent ennemis, seul, j'aurais combattu !...

VAZANTAZENA, cherchant un refuge.

Hélas ! mes serviteurs ne peuvent point m'entendre,
Et je n'ai plus que moi, que moi pour me défendre.

SAMSTHANAKA.

Assez courir, ô femme !... O belle... viens à nous ! ..

VASANTAZENA.

Veut-on me dérober mon or et mes bijoux ?...

SAMSTHANAKA.

Qui songe à t'enlever ta charmante parure !...
Je laisse à l'arbrisseau ses fleurs et sa verdure.

VASANTAZENA.

Alors, que voulez-vous ?...

SAMSTHANAKA.

Eh ! je veux ton amour !...

VASANTAZENA.

Allez, vous êtes fou !...

SAMSTHANAKA.

Je t'emmène à la cour :
Suis-moi !...

VASANTAZENA.

Non.

SAMSTHANAKA.

Non !

LE VITA.

Seigneur, quoi ! ce refus vous blesse ?
Mais... l'amour d'une femme est tout à la jeunesse !

SAMSTHANAKA.

Mais je suis jeune encore !... étourdi... que dis-tu ?

LE VITA.

Dans une femme, alors, recherchez la vertu !...

La courtisane est comme une plante venue
Aux bords d'un grand chemin, de tout passant connue :
Son caprice toujours arrive on ne sait d'où;
Elle offre ses parfums au sage comme au fou,
Au derviche pieux, au paria profane,
Au bonze, au laboureur, au guerrier, au brahmane :
Ainsi ne voit-on pas, dans nos plaines errants,
Le pâtre et le soldat boire aux mêmes torrents !

VASANTAZÈNA, cachée.

C'est vrai; mais toute femme, ou courtisane ou sage,
Veut toujours rencontrer l'amour sur son passage;
Elle veut qu'on la flatte, et repousse l'amant
Qui du premier abord la traite durement.
Quant à la courtisane, elle est reine en Asie;
C'est la fleur du caprice et de la fantaisie,
C'est l'oiseau qui pour tous chante un air à ravir,
Et fuit lorsqu'on n'est pas adroit pour le saisir...
(A part.)
Otons ces ornements dont le bruit les attire.

SAMSTHANAKA.

Mais... on n'entend plus rien...

LE VITA.

Rien !...

SAMSTHANAKA.

Elle se retire !

LE VITA.

Quelle nuit ! on dirait que le ciel verse à flots
Le jus de l'ébénier.

SAMSTHANAKA.

Entends-tu ses grelots ?

LE VITA.

Je ne les entends plus!...

SAMSTHANAKA.

Je la veux vive ou morte,
Il me la faut.

VASANTAZENA, près de la maison.

Je suis sur le seuil d'une porte;
Elle est ouverte!... entrons... Brahma veut me sauver.
(Elle entre.)

LE VITA.

Dans cette sombre nuit, comment la retrouver!...
Comment la ressaisir, seigneur?...

SAMSTHANAKA.

Tu le demandes?
Suis le parfum des fleurs qui forment ses guirlandes.

VASANTAZENA, à Metreya.

Oh! qui que vous soyez, sauvez-moi!...

METREYA, entrant du fond de la maison.

Quel danger
Vous menace, madame?...

VASANTAZENA.

Il faut me protéger.

SAMSTHANAKA.

Plus rien !...

LE VITA.

Plus rien !

METREYA, la laissant entrer au fond.

Venez... dans sa maison secrète
Tcharoudata vous offre une sûre retraite.

VASANTAZENA.

Oh ! c'est la providence !... elle prend cette nuit
Ce vénérable nom, et sa main me conduit.

METREYA.

Entrez... attendez-moi... Qui donc peut se permettre
De troubler par ce bruit la maison de mon maître ?
A pareille heure ? à moins que ce ne soit un fou !...
Sur la tête je vais lui casser un bambou !

(Il se met sur la porte.)

LE VITA.

Excusez... nous cherchons une femme égarée
Dans la nuit, et chez vous je crois qu'elle est entrée.

METREYA.

Ciel bleu ! c'est la maison d'un honnête homme : ainsi
Ce n'est donc pas la vôtre... éloignez-vous d'ici.

SAMSTHANAKA.

Je sais qu'elle est entrée, et je veux qu'elle sorte.
Je suis frère du roi !... qu'on m'ouvre cette porte.

(Il entre.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, TCHAROUDATA, PUIS MADHAVIA, dans la maison.

TCHAROUDATA.

Quel est ce bruit?...

METREYA.

Seigneur, c'est le frère du roi
Qui réclame une femme entrée ici...

TCHAROUDATA.

Chez moi,
Seigneur, à tout moment, à toute heure qu'on vienne,
On n'y verra jamais qu'une femme, la mienne.
Madhavia, venez... venez donc... approchez!
A coup sûr, ce n'est point celle que vous cherchez.

SAMSTHANAKA.

Qu'elle est belle!...

LE VITA.

Elle vaut mieux que l'autre sans doute.

SAMSTHANAKA.

Cent fois mieux!... Je l'aurai.

LE VITA.

Remettons-nous en route.

TCHAROUDATA.

Mon prince, respectez mes foyers indigents,
C'est l'heure du sommeil pour les honnêtes gens ;
Ma maison n'a plus rien qui vous tente, j'espère ;
Vous vous êtes trompé. Quand vivait votre père,
La prière finie, on arrêtait toujours
Les libertins errants au coin des carrefours !...

SAMSTHANAKA.

Assez ! je n'ai besoin de leçons de personne.

TCHAROUDATA.

Dites que vous fermez l'oreille à qui les donne.

SAMSTHANAKA, au Vita.

Viens, on respire ici des parfums de vertu ;
La cuisine est pour moi trop maigre... Qu'en dis-tu ?

LE VITA.

En humant la vertu devant cette demeure,
Mon prince, j'ai maigri je crois en un quart d'heure.

SAMSTHANAKA.

Allons souper !... ici je laisse mon amour,
Je le retrouverai sans doute un autre jour !...

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

TCHAROUDATA, MADHAVIA, METREYA,

TCHAROUDATA.

Rentrons, Madhavia, tout est fort calme...

METREYA.

Maître,
Je vous garde un secret que vous pouvez connaître.

TCHAROUDATA.

Parle donc, Metreya : l'honnête homme est discret
Toujours ; mais pour sa femme il n'a pas de secret.

METREYA.

Celle que poursuivait une main débauchée
Est dans votre maison.

TCHAROUDATA.

Chez moi !...

METREYA.

Je l'ai cachée,
Ici.

TCHAROUDATA.

Je l'ignorais.

METREYA.

Oui, vous allez la voir !...

TCHAROUDATA.

Dieu m'est témoin que j'ai menti sans le savoir:

MADHAVIA.

Heureux mensonge!... il a d'une poursuite infâme
Sauvé sous notre toit la malheureuse femme.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, VASANTAZENA.

VASANTAZENA.

Pardonnez-moi, seigneur, vous savez la raison,
Sans doute, qui m'a fait troubler cette maison
L'asile des vertus; si je vous intéresse,
Oh! ne repoussez pas l'indigne pécheresse!...

TCHAROUDATA.

Relevez-vous, madame, et rendez grâce aux dieux!

MADHAVIA.

Oh! la charmante fille, et qu'elle a de doux yeux!

TCHAROUDATA.

C'est vrai, Madhavia, cette femme sans doute
Est belle!... doux écueil que le sage redoute,
Ecueil de la beauté terrestre; mon devoir
Est de fermer les yeux et de ne la plus voir.

METREYA.

Mais la connaissez-vous, maître?... le voisinage
La nomme et la connaît depuis son plus jeune âge :
C'est Vasantazena!...

VASANTAZENA, à part.

Dieu! quelle gravité,

Pour un homme si jeune, et dans l'Inde cité !
(Haut.)
Merci, noble seigneur, je sors et vous rends grâces,
Ceux qui me poursuivaient auront perdu mes traces;
Je ne puis demeurer plus longtemps sous ce toit,
Et je pars en cachant ce que mon cœur vous doit.

MADHAVIA.

Ne partez pas si vite.., attendez... car j'ignore
Si de nouveaux périls vous menacent encore.

TCHAROUDATA.

Non... il faut partir... Vous, prenez la lampe; après,
Accompagnez Madame.

METREYA.

Est-ce loin ?

VASANTAZENA.

Ici près.

METREYA.

Mais, pour alimenter la lampe, il faut y mettre
De l'huile, et nous n'avons plus d'huile, mon cher maître.

TCHAROUDATA.

Cherchez !...

METREYA.

Chercher la chose absente !

TCHAROUDATA.

Il a raison !

VASANTAZENA.

Oh ! quelle pauvreté ! quelle honnête maison !

METREYA.

Une lampe ressemble à la femme facile :
Elle n'éclaire pas un pauvre domicile.

VASANTAZENA ; à part.

Si j'osais leur laisser un peu d'or en partant !
(Haut.)
La lune s'est levée... et son jour éclatant
A remplacé la nuit; on peut marcher sans crainte.
Laissez l'huile dormir dans votre lampe éteinte;
Rendez-moi seulement un service : je crains
Pour mes bijoux; ils sont bien loin de leurs écrins;
Ils n'y rentreront plus, c'est presque une fortune :
Si je les fais briller aux rayons de la lune
Je vais les perdre tous... Otez-moi ce souci,
Ouvrez-moi votre main, et je les laisse ici.

THAROUDATA.

Metreya, recevez ces bijoux... qu'on les mette
A l'endroit le plus sûr... dans ma propre cassette.
(A part.)
Je l'ai trop regardée; oh ! qu'elle est belle ainsi !
Me pardonnent les dieux !

VASANTAZENA.

Tcharoudata, merci !

METREYA.

Et si quelque voleur, qu'une cassette attire,
Nous prenait ces bijoux ?

TCHAROUDATA.

Bientôt on les retire...
Accompagnez Madame.

METREYA.

Y pensez-vous? Je sens,
Maître, que je n'ai pas des bras assez puissants,
Des habits assez beaux surtout, pour faire escorte
A Vasantazena jusqu'au seuil de sa porte;
Je puis me trouver seul, comme un gâteau, lâché
Dans un troupeau de chiens, au milieu d'un marché.

MADHAVIA.

C'est fort juste !

TCHAROUDATA.

Venez... L'hospitalité sainte
M'impose ce devoir; n'ayez aucune crainte,
Nous marchons protégés par tous les dieux indous,
O Vasantazena !.., (A part.) Que ce beau nom est doux !

VASANTAZENA.

Vous êtes bien celui que tout un peuple vante.
Comme vous honorez une indigne servante !

(Ils sortent de la maison.)

MADHAVIA, les regardant partir.

Que nos divinités les guident par la main,
Et recouvrent de fleurs les pierres du chemin !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

DEUXIÈME TABLEAU

Personnages.

SAMSTHANAKA,
LE VITA.
TCHAROUDATA.
MÉTRÊYA.
SARVILAKA,
MATHOURA.
MADHAVIA.
VASANTAZENA.
MADANIKA.
UN JOUEUR.
UN PASSANT.
INDIENS.

ACTE DEUXIÈME

DEUXIÈME TABLEAU

Le théâtre représente une place publique, maisons à droite et à gauche; une statue indienne dans une pagode, à droite du spectateur, au deuxième plan; au premier plan, à droite, la maison de Vasantazena, un balcon au premier; au deuxième plan, à gauche, une maison de jeux. Nuit au lever du rideau, le jour vient tout de suite.

SCÈNE PREMIÈRE.

VASANTAZENA, MADANIKA, au balcon.

On entend rire et disputer dans la maison de jeux.

VASANTAZENA.

Une fête de nuit toujours laisse après elle
Un lendemain chargé de tristesse mortelle,
Quand nous voyons pâlir sous les dômes lointains
Ces feux que le soleil n'a pas encore éteints!

MADANIKA.

Quel silence a suivi le lever de l'aurore!...
Ecoutez bien!... la ville est endormie encore.

(Rires et cris dans la maison de jeux.)

VASANTAZENA.

Excepté la maison voisine...

MADANIKA.

Une maison
Que hantent des joueurs de nuit!... quelle raison
Auraient-ils, ces gens-là, de dormir?... c'est merveille
De voir comme un joueur supporte bien la veille!
Les dés en main, il peut s'exciter à leur bruit
Du soir jusqu'à l'aurore, et de l'aube à la nuit.

VASANTAZENA.

Oh! que j'aime bien mieux me lever la première
Et voir notre soleil inondant de lumière
Le port, le fleuve saint et ces tranquilles eaux
Où la voile se mêle à l'aile des oiseaux!

(On entend une dispute dans la maison de jeux; elles rentrent.)

SCÈNE II.

SARVILAKA, MATHOURA, UN JOUEUR.

Il fait jour.

SARVILAKA, encore dans la maison.

Vous êtes des filous!... je suis votre victime,
Et vos dés ont toujours un point illégitime.

MATHOURA, dans la maison.

Il ne veut pas payer...

LE JOUEUR, dans la maison.

Ce filou!

MATHOURA, dans la maison.

Ce voleur!...

LE JOUEUR, dans la maison.

Sortons.

SARVILAKA, entrant en scène.

Toute la nuit, j'ai joué de malheur!...

MATHOURA, dans la maison.

Au voleur, au voleur!

SARVILAKA.

Je suis un imbécile!
Un sot! Moi, perdre au jeu! quand il m'est si facile

De gagner ! me laisser duper comme un manant !
Mais je n'ai pas payé ma perte ! Maintenant
On me poursuit ; cherchons quelque dieu tutélaire
Qui de mes créanciers arrête la colère !
Ah ! voici Ganesa ! Noble divinité,
Protége un franc joueur dans son adversité !

(Il se cache derrière la statue.)

MATHOURA, encore dans la maison.

Arrêtez !

LE JOUEUR, encore dans la maison.

Au voleur !

MATHOURA, encore dans la maison.

Sarvilaka ! le lâche !...
Il a peur de payer ses dettes !... Il se cache !...

(Il entre en scène avec le joueur.)

Fusses-tu dans le Gange ou dans les sept enfers,
Eh bien ! moi, Mathoura, prince des tapis verts,
Roi des maisons de jeu, chef des tripots, j'espère
Te forcer comme un tigre au fond de ton repaire.

LE JOUEUR.

Où donc es-tu, voleur ?

MATHOURA.

Où peut-il être ?

LE JOUEUR,

Ici
Je ne l'aperçois pas.

MATHOURA.

Cherche ailleurs.

LE JOUEUR, bas à Mathoura.

Le voici
Derrière la statue... Il est fort difficile
De l'arrêter.

MATHOURA.

Pourquoi donc?

LE JOUEUR.

C'est un lieu d'asile.

SARVILAKA.

Bon, ils ne m'ont pas vu!

MATHOURA, au joueur.

Je sais comment il faut
L'amener jusqu'à nous... Exploitons son défaut;
Vous allez voir... (Haut.) Ami, bornons là notre course,
Ici reposons-nous. Avez-vous votre bourse?
J'ai la mienne... Jouons l'argent qui nous est dû.
Hors du jeu, tout le temps qu'on emploie est perdu.
Etalons nos enjeux,... convenons d'une somme :
Argent sur le tapis... N'imitons pas cet homme!

LE JOUEUR.

A vous!...

(Ils s'asseyent par terre et jouent aux dés.)

MATHOURA

Sept!

LE JOUEUR.

Sept !

MATHOURA.

Cinq !

LE JOUEUR.

Cinq !

MATHOURA.

Toujours la même main !
Et nous pouvons ainsi jouer jusqu'à demain.

SARVILAKA, derrière la statue.

Au joueur sans argent le son des dés est pire
Que le son du tambour au prince sans empire.

LE JOUEUR.

Il ne sort pas encore ?

MATHOURA.

Il va sortir.

LE JOUEUR.

Bon !...

MATHOURA, jouant.

Neuf !

LE JOUEUR.

Ce n'est que cinq, fripon, oh ! le tour n'est pas neuf.
J'ai fort bien eu le temps de voir cinq : on me vole
Quatre points.

MATHOURA.

J'ai donné neuf.

LE JOUEUR.

Cinq !...

MATHOURA.

Sur ma parole !

LE JOUEUR.

Parole de fripon !

(Ils font semblant de se battre, et laissent l'argent à terre.)

SARVILAKA, mettant la main sur l'argent.

Oh ! c'est bien le moment
D'escamoter l'enjeu !...

MATHOURA, lui saisissant la main.

Mon ami, doucement !
Nos dix souvarnas d'or gagnés, il faut les rendre.

SARVILAKA.

Les voici !

MATHOURA.

Ce sont ceux que tu voulais nous prendre !...
Je les ai retenus au bout de tes cinq doigts.
Mais nous te demandons les dix que tu nous dois.

SARVILAKA.

Accordez-moi du temps !...

(La scène se garnit de passants.)

MATHOURA.

Pas une heure !... J'exige
Sur-le-champ cette dette !

SARVILAKA.

Un peu de temps, vous dis-je.

MATHOURA.

Non !

SARVILAKA.

Eh ! je n'ai jamais pensé qu'il fût urgent
De payer ce qu'on doit quand on n'a pas d'argent !

MATHOURA.

Paye !...

SARVILAKA.

Être ainsi traqué comme un malhonnête homme !..
(Il prend Mathoura à part.)
Je veux bien vous payer la moitié de la somme,
Mais à condition que, par pure amitié,
Vous n'exigerez pas la seconde moitié.

MATHOURA.

Accordé !

SARVILAKA.

C'est superbe ! oh ! quel banquier honnête !
(Il prend le joueur à part.)
Vous allez recevoir la moitié de ma dette,
Me ferez-vous quittance alors du reste ?

LE JOUEUR.

Bien !
J'accepte.

SARVILAKA, à tous les deux.

En ce cas-là je ne vous dois plus rien !
Adieu.

MATHOURA.

Comment, adieu !... veux-tu que je t'assomme ?

SARVILAKA.

Mais en m'abandonnant deux moitiés de la somme
Chacun de vous!.. je suis quitte... car, s'il vous plaît,
Deux exactes moitiés forment un tout complet.

MATHOURA.

Te moques-tu de nous ?

SARVILAKA.

Chacun a sa manière
De payer...

MATHOURA.

Vite, une autre !

SARVILAKA.

Eh bien ! c'est ma dernière.

MATHOURA.

Vends ton lit !

SARVILAKA.

Le voilà !... je dors sur le sol nu !

MATHOURA.

Vends ton père !

SARVILAKA.

Son fils ne l'a jamais connu.

MATHOURA.

Vends ta mère !...

SARVILAKA.

Elle est morte.

MATHOURA.

Ah ! tu n'as rien à vendre !

SARVILAKA.

Excepté mes habits, et vous pouvez les prendre,
C'est toute ma richesse...

MATHOURA.

Eh bien ! alors, vends-toi !

SARVILAKA.

J'accepte de grand cœur; au marché menez-moi.

MATHOURA.

Holà, venez ici faire une bonne emplette,
Achetez-nous cet homme, et vous payez sa dette
Dix souvarnas d'or.

UN INDIEN.

Non !...

MATHOURA.

Et vous... venez ici;
Voulez-vous acheter cet homme que voici
Pour dix souvarnas d'or ? c'est pour rien !

(Un Indien regarde, hausse les épaules et passe.)

SARVILAKA.

Je veux être
Pendu! si pour ce prix vous me trouvez un maître.

MATHOURA.

C'est vrai, nous l'estimons beaucoup plus qu'il ne vaut:
Je vais donc te livrer, coquin, au grand prévôt.

SCÈNE III.

LES MÊMES; UN PASSANT, assez déguenillé, mais se donnant de l'importance.

LE PASSANT.

Que se passe-t-il donc sur la place publique ?

MATHOURA.

C'est un vol fait au jeu.

LE PASSANT.

Voyons, que tout s'explique:
Comment ! vous, Mathoura ! banquier, pipeur de dés,
Vous osez arrêter un joueur?... Attendez
Qu'il ait de beaux habits, qu'il fasse bonne chère,
Et vous mettrez alors sa maison à l'enchère :
Car, pauvre comme il est, vêtu... comme il n'est pas,
Vous n'en obtiendrez rien, et vous perdrez vos pas.

MATHOURA.

Il doit dix souvarnas.

LE PASSANT.

Pour cette bagatelle,
Vous traquez un joueur de votre clientèle,
C'est indigne !

MATHOURA.

Eh bien ! donc, mon ami, payez-la

Pour lui, la bagatelle !... En vérité, voilà
Un mendiant couvert de haillons, et qui change
Dix bons souvarnas d'or en dix cailloux du Gange !

LE PASSANT.

C'est affreux !—demandez au premier des passants,—
D'enlever à quelqu'un l'usage des cinq sens !...

MATHOURA.

De quoi vous mêlez-vous ? Plus je vous étudie,
Et plus votre conduite à mes yeux est hardie.
Quelle rage avez-vous de donner des avis,
Qui peuvent être bons, mais n'être pas suivis ?

LE PASSANT.

Je ne suis rien. Partout je trouve mon domaine,
Et l'Inde n'appartient qu'à moi... Je me promène
Nuit et jour ; et jamais on ne me trouve absent,
Et j'exerce en public le métier de passant.

MATHOURA.

Ecoutez, mon ami : Mathoura je me nomme ;
Je triche au jeu parfois, d'accord ; je suis un homme
Qui gagne de l'argent par d'adroits procédés,
En infusant du plomb à la base des dés,
C'est possible. Mais vous, Dieu sait ce que vous faites,
Et je ne voudrais pas être ce que vous êtes...
Un vil aventurier.

LE PASSANT.

Bon ! c'est ce que j'attends ;

Il me faut des procès : j'en vis depuis vingt ans.
Vous m'avez insulté !... J'ai des témoins... La chose
Est grave...

(Il passe entre les deux. Bas à Sarvilaka.)

Sauvez-vous !...

(Sarvilaka s'échappe un instant, mais le joueur le rattrape dans la foule.)

Au tribunal j'expose
Le fait ; et vous serez flétri de par la loi
Pour m'avoir insulté... sur le chemin du roi !

MATHOURA, que le passant a saisi.

Mais cet homme est un fou, voyons ! qu'il disparaisse.

(Le passant l'enlève et le jette loin de lui.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES; MADANIKA, PUIS VASANTAZENA, au balcon.

MADANIKA.

Quel fracas!... Vous avez réveillé ma maîtresse....
Tous ces joueurs sortis d'un tripot clandestin
Viennent se disputer chez nous de bon matin.

MATHOURA, qui a remis la main sur Sarvilaka.

De Vasantazena c'est l'esclave chérie.

SARVILAKA, à Madanika.

C'est moi, ton amoureux! invente, je te prie,
Quelque moyen adroit qui me sauve aujourd'hui.

LE PASSANT, avec dignité.

Je ne le connais pas... mais je réponds de lui!

VASANTAZENA.

Quel est donc le service important qu'on réclame?

MADANIKA.

C'est mon Sarvilaka qu'ils arrêtent, madame. .

LE PASSANT.

Pour une bagatelle, et qu'en frère obligeant
Je solderais... sur moi si j'avais mon argent;

SARVILAKA.

Je sens que je pourrais purifier mon âme
Des hontes du passé par l'amour d'une femme !

MADANIKA.

Mon cher Sarvilaka, tu te connais fort peu ;
Mais moi, je te connais beaucoup,... et quand le jeu,
Autour d'un tapis vert, au son des dés t'invite,
Tous tes nobles desseins sont oubliés bien vite.

SARVILAKA.

Tu ne me connais pas ; tout ce que le plaisir
Offre à l'homme, ma main est prête à le saisir ;
Est-ce ma faute à moi si tout ce qu'on envie
Ne s'achète qu'au prix de l'or, dans cette vie ?...
Et je suis pauvre !... et j'ai dans mon cœur exigeant
Toutes les passions, et sur moi, point d'argent !
Alors, je joue : on peut sur une table verte
Où le dé retentit et que l'or a couverte,
En une seule nuit faire fortune... alors,
Belle Madanika, j'apporte mes trésors
A tes pieds ; je renonce à mon métier infâme,
Ta rançon est payée, et tu deviens ma femme.
L'argent a relevé ton amant abattu,
Je t'épouse ; et le vice embrasse la vertu !

MADANIKA.

Tu comptes sur le jeu pour m'épouser !... Folie !

SARVILAKA.

Quelquefois le malheur, par hasard, nous oublie!

VASANTAZENA.

Tiens, si l'argent te manque, en voilà tout compté.

(Elle lui jette une bourse.)

SARVILAKA, la recevant.

Oh! vous êtes Lachmi, déesse de bonté!
Madame, sans l'amour qui m'enivre ou m'attriste,
Je me ferais fakir, ou mendiant boudhiste.
Avec l'amour et l'or, je deviens potentat!
Accordez-moi deux jours, et je change d'état!
Aujourd'hui, je ne sais ce que le destin sombre
Garde à votre avenir de doux soleil ou d'ombre;
Mais dans vos jours sereins et dans vos mauvais jours
Mes regards vont vous suivre et vous verront toujours.

VASANTAZENA.

Garde-toi de l'abîme!...

(Elles rentrent.)

SARVILAKA.

Oh! vous êtes la branche
Qui me retient au bord!...

(Il va pour s'en aller; on entend un bruit de dés et d'argent dans la maison de jeu; il y entre en disant :)

Prenons notre revanche.

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU.

TROISIÈME TABLEAU

Même décor qu'au premier acte ; seulement, la maison, au lieu d'être à la droite du spectateur, se trouve à la gauche. A droite, un site agreste ; au premier plan, un banc de gazon. Il fait nuit tout le temps de l'acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

TCHAROUDATA, METREYA, avant d'entrer.

METREYA.

Ah ! voici du nouveau, maître ! quelle raison
Vous a fait aujourd'hui quitter votre maison
Pour un concert public ? vous, philosophe austère,
Détaché pour toujours des plaisirs de la terre !

TCHAROUDATA.

Oui, si le luth n'est pas un joyau précieux
Sorti de l'Océan, il doit venir des cieux !
Quel sublime concert ! la musique est pareille
A la voix d'un ami qui nous parle à l'oreille ;
Elle a pour les chagrins des baumes ravissants ;
Elle est comme la voix de nos frères absents,

Et lorsqu'un chant divin se marie avec elle,
L'amour brûle aussitôt d'une flamme nouvelle.

METREYA.

Rentrons !

TCHAROUDATA.

Oui, le hasard à merveille me sert ;
Jamais on n'a si bien chanté dans un concert.

METREYA.

Il est pour moi —pardon de ce que je vais dire—
Deux choses que jamais je ne puis voir sans rire :
Une femme qui lit le sanscrit ; et l'acteur
Qui chante des couplets devant un spectateur.
Tout cela me paraît d'un ridicule immense,
Et je les crois tous deux attaqués de démence.
Rentrons...

TCHAROUDATA.

N'êtes-vous pas encore poursuivi,
Comme moi, par les sons divins qui m'ont ravi ?
Jamais plus justement de douces mélodies
Par les cœurs et les mains ne furent applaudies !
Jamais la voix humaine, unie aux instruments,
Ne versa plus de grâce et plus d'enchantements !
Comme s'ils empruntaient leur ivresse suprême
Aux lèvres de corail de la femme qu'on aime !

METREYA.

Maître, vous me parlez pour la première fois
Avec cette chaleur, du luth et de la voix !

TCHAROUDATA.

Que voulez-vous ! j'ai beau me fermer les oreilles
Avec les mains, toujours ces suaves merveilles
Me poursuivent ; j'ai beau précipiter mes pas
Ou m'arrêter, l'écho ne s'évanouit pas !
Dans l'extase d'amour, je crois encore entendre
Les notes d'une voix harmonieuse et tendre,
Qui monte vers le ciel ou s'éteint de langueur,
Et ressuscite en moi les tendresses du cœur !

METREYA.

Eh bien, soit ! mais rentrons ; la lune prend la forme
D'un croissant, la nuit marche, il est temps que je dorme.
Jamais discours sur l'art plus loin ne m'entraîna.

TCHAROUDATA.

O musique céleste ! .. ô Vasantazena !...

(Ils entrent dans la maison.)

METREYA.

Avant de me livrer au sommeil, mon cher maître,
Voici ce qu'en vos mains Metreya doit remettre :
Un précieux dépôt, c'est l'écrin des bijoux
De.....

TCHAROUDATA.

Vasantazena. Comme son nom est doux !
Gardez-les une nuit de plus.

METREYA.

Oh ! c'est trop d'une,

Je crains d'être volé; ce dépôt m'importune;
Je ne dors pas...

TCHAROUDATA.

Jamais sous un toit indigent,
Sous le mien, un voleur ne cherchera l'argent,
Et surtout un écrin précieux!

METREYA.

Je raisonne
Comme vous...

TCHAROUDATA.

Qui peut donc le soupçonner?

METREYA.

Personne.
Mais je désire bien être volé!

TCHAROUDATA.

Comment?

METREYA.

Eh! pour pouvoir après dormir tranquillement!
Pour fermer l'œil j'attends que le soleil se lève.

TCHAROUDATA.

Je vais entendre encor ce concert dans un rêve!

(Il sort par le fond.)

SCÈNE II.

METREYA, seul; PUIS SARVILAKA.

METREYA. (Il se couche et s'endort.)

Le dieu du doux sommeil est assez complaisant,
Ce soir, pour me verser son baume bienfaisant;
Je sens que je m'endors, et pourtant je m'apprête
A m'éveiller s'il faut défendre la cassette.

SARVILAKA, devant la maison, une lanterne sourde et des outils à la main.

Mes dix souvarnas d'or sont perdus : donc, je dois
Trouver une ressource au bout de mes dix doigts :
J'aime assez le travail lorsque les nuits sont fraîches.
Cette maison, je crois, est vierge de mes brèches...
Je ne l'ai pas encor visitée... Avançons
Pour voir, au point de l'art, le travail des maçons.
Bon! la reine des cieux à l'horizon se cache :
Belle reine, merci ! commençons notre tâche.
Où ferai-je la brèche, et quel est le côté
Récemment affaibli par son humidité?
Ici, les rats ont fait les premiers un passage;
Ces collaborateurs sont d'un heureux présage.
La terre y paraît tendre, et les eaux en roulant
Ont amolli le sol, sous un soleil brûlant;
Le grand dieu Cartheya, divinité sacrée,
Dieu des voleurs, qui porte une lance dorée,
Enseigne à ses élus quatre excellents moyens
Pour donner une brèche à des murs mitoyens.

Ces quatre procédés régleront ma conduite :
Détacher simplement du mur la brique cuite ;
Couper avec le fer celle qui ne l'est pas,
Mais en respectant l'art, l'équerre et le compas;
Percer le mur en bois ; mouiller le mur en terre :
C'est bien ; je veux donner à ce propriétaire
Un noble échantillon de mon savoir. Ce mur
Est en briques, tâtons ; cuites... d'un âge mûr !
Donc, il faut détacher... Quelle forme aura-t-elle,
Ma brèche ? le croissant de la lune nouvelle?
Le cercle du soleil, orné de ses rayons?
La feuille de lotus ? une coupe? voyons
Ce qui doit plaire. Il faut, je crois, que je découpe
La brèche de ce mur en forme d'une coupe.
Parfois, le lendemain, de jaloux habitants
Ont critiqué mon œuvre ; eh bien ! je les attends
Demain ; la réussite est d'avance assurée.
Honneur au dieu qui porte une lance dorée !
O tendre mère ! ô nuit si noire ! tu défends
Le glorieux travail de tes jeunes enfants !...
J'ai fini... Que c'est beau ! quelle superbe entrée !
Honneur au dieu qui porte une lance dorée !

SCÈNE III.

SARVILAKA, LE PASSANT.

SARVILAKA.

Je me suis trop pressé de lui dire merci,
A ce dieu... Qui vient là? Je veux être éclairci
Tout de suite.

LE PASSANT.

C'est moi; ce n'est rien.

SARVILAKA.

Mais prends garde
D'avancer, car la nuit est bien noire.

LE PASSANT.

Regarde,
Et vois si je ressemble à la police?

SARVILAKA.

Non!
Non, mais je reconnais ta voix avant ton nom.

LE PASSANT.

Je suis le passant.

SARVILAKA.

Oui....

LE PASSANT.

Et dans la nuit, j'exerce
Mon métier.

SARVILAKA.

Bien.

LE PASSANT.

Et toi, que fais-tu ?

SARVILAKA.

Mon commerce.

Es-tu connaisseur ? vois.

(Il montre sa brèche.)

LE PASSANT.

Quel superbe travail !
Quel art de démolir en soignant le détail !
Quel respect du métier ! Vraiment j'aurais envie
D'avoir une maison une fois dans ma vie,
Pour la trouver ainsi percée en m'éveillant
Par une coupe... faite avec tant de talent.

SARVILAKA.

Embrasse-moi, je suis touché de tes louanges.

LE PASSANT.

Bonne nuit, je te quitte.

SARVILAKA.

Oui,... car tu me déranges.

SCÈNE IV.

SARVILAKA ; METREYA, endormi sur une natte.

SARVILAKA, suivant des yeux le passant.

C'est un fakir !

(Il se glisse par la brèche dans l'intérieur de la maison.)

Voilà quelqu'un qui dort ; ouvrons
La porte extérieure, et par là nous fuirons
Au besoin... Cette porte a des notes criardes ;
Elle a des gonds rouillés comme des hallebardes.
Un peu d'eau sur les gonds ; en voici justement...

(Il tourne la lanterne vers le visage de Metreya.)

Je crois que son sommeil est un sommeil qui ment.
Mais non, l'œil est très-bien fermé sous la paupière ;
La respiration est calme et régulière ;
Les membres détendus s'allongent sans effort.
Je n'en puis pas douter, ce paresseux.., il dort.
Honneur au dieu qui porte une lance dorée !
C'est bien. Fouillons partout... allons à la curée...
Un luth, un tambourin, des flûtes... trahison !
Je suis volé ! je suis entré dans la maison
D'un poëte ! Ciel bleu ! quelle sottise énorme !...
Je le crois bien qu'ici tranquillement on dorme

METREYA, rêvant.

Maître, on fait une brèche à la maison ; je vois
Qu'on vole nos bijoux... Maître, entendez ma voix.

SARVILAKA.

Se moque-t-il de moi, ce dormeur hypocrite,
Avec sa pauvreté ! la misère est écrite

Sur tous ces murs vieillis, et cet homme en dormant
Ose parler bijoux dans cet appartement !
Mais pourtant, quelquefois, l'avare peu sincère
Donne à son opulence un voile de misère ;
Car deux choses toujours excitent son effroi :
La crainte du voleur, ou la crainte du roi.
Cherchons mieux... En effet, cette étoffe indiscrète
Pourrait bien s'arrondir aux flancs d'une cassette.
Enlevons. Et pourtant si cette pauvreté
N'avait rien de trompeur ! Mon bras s'est arrêté...

METREYA, toujours rêvant.

Ami, l'intention vaut la faute commise :
Vous êtes criminel de pensée ; elle est prise.

SARVILAKA.

En vérité, cet homme est par trop exigeant ;
Il est irrésistible : enlevons son argent,
Puisqu'il le veut... Voler un pauvre, c'est infâme !
Voilà ce que je fais pour l'amour d'une femme !
Sarvilaka, ce vol va flétrir ton grand nom.

METREYA.

Eh bien ! la prenez-vous ? Dites oui, dites non :
L'un des deux.

SARVILAKA.

Je dis oui !... que Boudhaçour t'emporte
Avec ton exigence.

(Il substitue doucement une brique à la cassette placée sous la tête de Metreya.)

SCÈNE V.

LES MÊMES; SAMSTHANAKA, LE VITA, au dehors

(Scène à l'intérieur et à l'extérieur.)

SAMSTHANAKA.

Oui, c'est bien là sa porte.

METREYA.

Enfin, l'avez-vous prise?

SARVILAKA.

Oh ! quel homme assommant!

Oui.

METREYA.

Bien, je vais alors dormir tranquillement.

LE VITA, s'arrêtant.

C'est bien là sa maison...

SAMSTHANAKA.

Le mur en est fragile.

LE VITA.

C'est un frêle tissu de briques et d'argile.

SARVILAKA, ouvrant la cassette.

Que ces bijoux sont beaux !

SAMSTHANAKA.

Entre dans la maison
Le premier... je serai l'arrière-garde.

LE VITA.

Bon !
Je vois une brèche !

SAMSTHANAKA.

Où donc ?

LE VITA.

Là, voyez, mon prince,
On peut y passer deux, car le trou n'est pas mince.

SARVILAKA, prêtant l'oreille.

J'entends des voix : ce sont ou des amants jaloux
Ou bien de grands seigneurs errants, ou des filous...
Sauvons-nous par la porte... Adieu, merveilleux homme !
Et puisses-tu dormir cent ans d'un pareil somme !
(Il sort par la porte à gauche du spectateur.)

LE VITA.

Cette pauvre masure, où jamais l'or ne luit,
Craint plus les amoureux que les voleurs la nuit.

SAMSTHANAKA.

Qui dirait que ces murs, où l'indigence est peinte,
Renferment mes amours dans leur modeste enceinte !

LE VITA, regardant la brèche.

Cette coupe est bien faite ! un beau travail ! j'en suis
Enchanté.

SAMSTHANAKA.

Viens, entrons ; toi d'abord... je te suis

SARVILAKA, qui a fait le tour de la maison, reparaît au fond à l'extérieur, et écoute.

Ce sont des connaisseurs, et des plus forts, je gage :
Comme ils ont tous les deux admiré mon ouvrage!
Je suis récompensé de mon travail heureux...
A notre tour, faisons quelque chose pour eux.
(Il crie du dehors par la brèche.)
Au voleur ! au voleur !

SAMSTHANAKA.

Sauvons-nous.

LE VITA.

Je frissonne.

METREYA, se réveillant.

Qui donc crie au voleur... qui l'a crié ?

LE VITA.

Personne.

SARVILAKA.

Au voleur !

METREYA.

Je l'ai bien entendu, cette fois.

SARVILAKA.

Vous avez deux voleurs chez vous.

METREYA.

Oui, je les vois...
Non, mais je les entends ; merci, passant honnête.

SARVILAKA.

Bonne nuit.

METREYA, prenant un bâton.

Et ce bois va leur casser la tête !

SARVILAKA.

Belle Madanika, je suis riche, et je veux
Te présenter demain ma fortune et mes vœux.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MOINS SARVILAKA.

SAMSTHANAKA, battu.

Au secours !

LE VITA.

On me tue !

SAMSTHANAKA.

On m'égorge !

LE VITA.

On m'assomme !

METREYA.

Vous êtes des voleurs, des bandits.

SAMSTHANAKA.

Je me nomme
Samsthanaka, je suis frère cadet du roi.

METREYA.

Ah ! tu voles aussi le nom du prince, toi !
Attends !

SCÈNE VII.

LES MÊMES; TCHAROUDATA, à la porte du fond.

TCHAROUDATA.

Quel est ce bruit?

METREYA.

Deux hommes à cette heure,
Mon très-cher maître, ont pris d'assaut votre demeure;
L'un n'a-t-il pas osé me dire effrontément
Qu'il est frère du roi!

TCHAROUDATA.

Nous allons voir s'il ment!
Eclairez-nous.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MOINS METREYA.

SAMSTHANAKA.

J'ai dit la vérité.

TCHAROUDATA.

Mensonge !
Non, je ne le crois pas, je continue un songe.
Je ne veux pas le croire, ô prince, mentez-moi.
Oui, je vous le permets ... Vous le fils de ce roi
Qui par tant de vertus illustra sa couronne !
Non, vous ne l'êtes pas !... Sortez, je vous pardonne.

SAMSTHANAKA.

Je suis prince royal.

TCHAROUDATA, ouvrant la porte.

Vous insistez, voyons !
La lune à son déclin nous prête ses rayons.
Aurez-vous, quel que soit le titre qui vous nomme,
Le front de regarder en face un honnête homme ?
Oui, c'est bien lui, c'est lui qui subit cet affront !...
La débauche a gravé ses titres sur son front ;
Oh ! c'est bien lui... J'entends des pas dans ma demeure,
Sous ce lambris il faut que cette histoire meure ;
Par respect pour le père, il faut sauver l'enfant,

Et ce grand souvenir devant moi vous défend.
Je ne veux pas qu'un seul serviteur reconnaisse
Ce prince débauché qui flétrit sa jeunesse;
Nul ne sera témoin de vos indignités,
Prince, excepté les dieux, excepté moi. Sortez.

SAMSTHANAKA.

Oh! je me vengerai.

(Le prince et le Vita sortent par la porte à gauche du spectateur.)

SCÈNE IX.

TCHAROUDATA, METREYA.

METREYA, une lampe à la main.

Nous verrons son visage
A ce prince royal, maintenant, et je gage
Que c'est... Mais où sont-ils?

TCHAROUDATA.

Oh! ne les cherche pas,
Ils sont partis.

METREYA.

Partis! je vais suivre leurs pas.

TCHAROUDATA.

Oh! ne les cherche plus!

METREYA.

Ah!

TCHAROUDATA.

J'ai dû leur permettre
De sortir.

METREYA.

C'est trop fort, je reconnais mon maître
A ce trait. Vous avez sans doute de la main
Salué ces voleurs, et sablé leur chemin?

TCHAROUDATA.

Ce sont des malheureux égarés sur la route,
Et qui chez moi cherchaient un asile sans doute.

METREYA.

Mais pas du tout : ce sont des voleurs: regardez,
La cassette est partie... ils étaient bien gardés,
Les bijoux! ..

TCHAROUDATA.

Impossible! un si haut personnage!
Il ne vole jamais dans la nuit... il outrage!

SCÈNE X.

LES MÊMES, MADHAVIA.

MADHAVIA.

J'étais là, je sais tout.

TCHAROUDATA.

Résignons-nous, il faut
Supporter les malheurs qui nous viennent d'en haut.

METREYA.

Les bijoux sont volés.

TCHAROUDATA.

Oui.

MADHAVIA.

Mais je suis ravie
De voir que nos grands dieux vous ont sauvé la vie;
Mon maître et mon seigneur, dans nos plus durs moments
J'ai gardé ce collier... ce sont des diamants
Qu'à sa fille donna la mère la plus tendre,
Et j'aurais mieux aimé mourir que de les vendre;
Mais lorsque le soupçon va flétrir votre honneur,
Pour Vasantazena vous les prendrez, seigneur.

TCHAROUDATA.

Merci, Madhavia! (A part.) Ce don me perce l'âme.

Pour vivre, avoir besoin des présents d'une femme,
C'est être descendu bien bas! la pauvreté
Ote à l'homme l'orgueil et la virilité;
Et la femme qu'un peu de richesse renomme
Agit avec la force et la vigueur d'un homme.
Mais, je ne suis pas pauvre, oh! ne le croyez pas;
Car il me reste encore attachés à mes pas,
La femme dont l'amour survit à la richesse,
L'ami qui partagea ma joie et ma tristesse;
Une vertu qui lutte avec les mauvais jours :
Avec ces trois trésors on est riche toujours!

(A Metreya.)

Quand le ciel se teindra de sa première flamme,
Portez ces diamants à..... Remontons, madame.

METREYA, seul.

Ah! si nous avions bu, si nous avions mangé
Le trésor de l'artiste en souvarnas changé,
Je ne me plaindrais pas... Mais sans manger ni boire,
Sans meubler quelque peu le vide d'une armoire,
Perdre tant de bijoux! il faut être maudit.
Enfin, l'honneur le veut: c'est vrai, puisqu'il le dit.

FIN DU TROISIÈME TABLEAU ET DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

Personnages.

TCHAROUDATA.
ROHSENA.
METREYA.
SARVILAKA.
MADHAVIA.
VASANTAZENA.
MADANIKA.
OFFICIERS DU PALAIS.
UNE SUIVANTE.

ACTE TROISIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

Le théâtre représente une terrasse couverte par une tente, chez Vasantazena ; à gauche du spectateur, un cabinet en feuillage avançant un peu sur la scène et ouvert ; dans le fond on aperçoit une ville asiatique.

SCÈNE PREMIÈRE.

VASANTAZENA, MADANIKA.

VASANTAZENA. (Elle tient un portrait.)

Retirons-nous ici. L'asile est sûr... nous sommes
Loin du fracas du monde et du regard des hommes.
D'ici nous pouvons voir sortir du sein des eaux
Ces nuages légers, pareils à ces oiseaux,
Fils du Septentrion, qui volent sur nos têtes ;
Et dans l'azur serein présagent les tempêtes ;
Nous pouvons admirer surtout, secrètement,
Avec des yeux émus, ce portrait si charmant
Qui fut peint pour tenir sa place dans l'histoire,
Lorsque Tcharoudata couvrait l'Inde de gloire,

Et qui dans le bazar, aux mains d'un brocanteur,
Aujourd'hui, chose vile, attendait l'acheteur.

MADANIKA.

Oh ! qu'il est ressemblant !

VASANTAZENA.

Oui.

MADANIKA.

Ma belle maîtresse,
Vous devez bien l'aimer ?...

VASANTAZENA.

Son malheur m'intéresse,
Voilà tout... Qui pourrais-je aimer ? Tu le sais bien,
Celle qui prodigua son amour... n'aime rien !...
Nous leur disons à tous qu'ils sont aimés... la ruse
Nous réussit toujours, toujours l'homme s'abuse.

MADANIKA.

Mais dans les abusés, toujours en est-il un
Plus heureux, qui...

VASANTAZENA.

Tais-toi, déjà quelque importun
Vient nous troubler ici dans ma retraite ; invente
Un moyen d'éloigner celui...

MADANIKA.

C'est la suivante
De votre mère... Il faut, je crois, la recevoir.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA SUIVANTE.

VASANTAZENA.

Que veut ma mère?

LA SUIVANTE.

Il faut tout de suite aller voir...

VASANTAZENA.

Tcharoudata?...

LA SUIVANTE.

Le prince.

VASANTAZENA.

Oh! quelle fausse joie!

LA SUIVANTE.

Il donne cette nuit la fête... et vous envoie
Une riche parure...

VASANTAZENA.

Assez, femme,... tais-toi!
Et ne me parle plus de ce frère du roi :
Je ne veux pas revoir son odieux visage.

LA SUIVANTE.

Que répondrai-je?

VASANTAZENA.

Eh bien, réponds que ce message
M'étonne,... et que je suis triste en le recevant.
(La servante sort.)
Les mères ont perdu leurs filles bien souvent !...
Jeunes, quand nous marchons, confiantes en elles,
L'œil et le cœur ouverts aux leçons maternelles,
Leur imprudente main prépare nos malheurs
En nous voilant l'abîme, et nous montrant les fleurs!

MADANIKA.

Voici quelqu'un encore, oh ! cette fois, madame,
Cet autre messager réjouira votre âme :
C'est Metreya.

VASANTAZENA.

L'espoir se lève radieux !
C'est l'astre précurseur, c'est l'envoyé des Dieux.

SCÈNE III.

LES MÊMES, METREYA.

METREYA.

D'abord je viens, madame...

VASANTAZENA.

Oh ! parle de ton maître,
Réponds... est-il heureux ? dis...

METREYA.

Autant qu'on peut l'être
Dans l'infortune.

VASANTAZENA.

Est-il toujours triste, dis-moi ?

METREYA.

Eh ! mon Dieu, tout le monde est triste, esclave ou roi.

VASANTAZENA.

Pour lui, ton cœur a-t-il un dévoûment sincère ?
Dis-moi, pour soulager son auguste misère
Donnerais-tu ton bien ?...

METREYA.

Mon bien ?

VASANTAZENA.

Si tu l'avais !
Fais-tu luire l'espoir dans ses jours si mauvais ?
Es-tu fier de la table où sa main te convie ?
Pour lui sauver la mort donnerais-tu ta vie ?...
Ton cœur élève-t-il un temple à sa vertu ?
Pour tout dire, en deux mots, Metreya... l'aimes-tu ?

METREYA.

Oui, madame, je l'aime !

(A part.)

Oh ! quelle connaissance
Pour mon maître ! et qu'il est heureux en son absence...

VASANTAZENA.

Parle, à présent.

METREYA.

Je viens pour vous dire, entre nous,
Que mon maître a perdu l'écrin de vos bijoux.

VASANTAZENA.

Mes bijoux sont perdus !

METREYA.

Perdus.

MADANIKA.

Est-ce possible ?

METREYA, avec embarras.

Au jeu, la nuit dernière, un banquier invincible,

Fort expert dans son art, a vu que vos bijoux
Étaient beaux; il les a gagnés en quatre coups.

MADANIKA, riant.

Il s'est donc fait joueur, ton maître?

METREYA.

Oh! la misère,
Madame, fut toujours méchante conseillère;
C'est un proverbe vieux comme le monde.

VASANTAZENA, souriant.

Eh bien!
C'est moins qu'un grand malheur, Metreya, ce n'est rien.

METREYA.

C'est beaucoup, au contraire, et je viens vous remettre
D'autres bijoux qui sont tout le bien de mon maître:
Les voici.

VASANTAZENA.

Garde-les; je ne puis recevoir
Cet échange.

METREYA.

Madame, oh! daignez mieux les voir;
Ils sont beaux.

VASANTAZENA.

Oui, trop beaux! et je ne puis les prendre
A cause de cela... Sur-le-champ va les rendre!

METREYA.

Mon maître m'ordonna de les laisser ici :
Je les laisse; je dois obéir... les voici.

VASANTAZENA.

Bien ! on doit obéir à son maître qu'on aime;
Laisse-les donc... (A part.) J'irai les reporter moi-même.

(Metreya sort.)

SCÈNE IV.

VASANTAZENA, MADANIKA.

VASANTAZENA.

Je vais le voir!... Lui seul est dans mon souvenir.
J'ai tout oublié : cours, hâte-toi, fais venir
Mes femmes... car je veux me parer, être belle
Comme Sita la chaste, et déesse comme elle!...
Que m'importe, après tout, ce que je peux savoir
Sur ces bijoux perdus ou non!... Je vais le voir!

MADANIKA.

Tout est prêt : les parfums, les étoffes chéries,
Les perles, les colliers, les fleurs, les pierreries...

VASANTAZENA.

Et l'amour! le plus beau de tous les ornements,
Celui qui fait pâlir l'or et les diamants!

(Elle entre dans son cabinet de toilette. Un grand bruit s'entend au dehors. Madanika se retourne.)

SCÈNE V.

MADANIKA, SARVILAKA.

MADANIKA.

Ah ! c'est Sarvilaka.

SARVILAKA.

Je sais que mon costume
N'est pas superbe... Il faut pourtant que j'accoutume
Tes valets à le voir; ils viennent, ces valets,
De me faire une insulte : ainsi donc chasse-les!
Mais ne savent-ils pas qu'un habit fort modeste
Peut cacher un trésor !...

MADANIKA.

Un trésor !

SARVILAKA.

Je l'atteste
Sur-le-champ... Sommes-nous seuls? Un œil indiscret
Peut-il nous voir?

VASANTAZENA, qui a écouté un instant.

Oh ! puisqu'il s'agit d'un secret,
N'écoutons plus.

(Elle se fait coiffer par ses femmes.)

MADANIKA.

N'ayez pas peur, soyez un homme.

SARVILAKA.

Je viens pour t'affranchir : dis-moi donc quelle somme
Ta maîtresse demande, et je la donne... Puis
Tu n'es plus une pauvre esclave, et tu me suis!

MADANIKA.

Où donc avez-vous pris cet argent?

SARVILAKA.

Je t'avoue
Que je n'ai pas pu faire une chose qu'on loue...

MADANIKA.

Une action mauvaise!

SARVILAKA.

Et l'excuse à tes yeux
Est évidente.

MADANIKA.

Oh! non... c'est toujours odieux...

SARVILAKA.

Voici ta rançon : porte à ta belle maîtresse
Ces bijoux... Ils ornaient le cou d'une princesse
Qui me les a donnés... J'ai sauvé son enfant
L'autre jour... il roulait du haut d'un éléphant:
Tu peux dire cela, l'histoire est assez bonne...

MADANIKA.

Montrez-moi ces bijoux, s'il faut que je les donne.

SARVILAKA.

Les voilà.

MADANIKA.

Qu'ils sont beaux ! l'œil en est ébloui !
Je crois les reconnaître... est-ce bien possible ! oui,
Je ne me trompe pas, ce sont...

SARVILAKA, effrayé.

Cela t'étonne ?

MADANIKA.

Quelqu'un a-t-il été blessé par vous ?

SARVILAKA.

Personne.
Cette main n'a jamais la nuit donné la mort
A l'ennemi qui tremble, à l'ennemi qui dort.

MADANIKA.

Que le ciel soit béni !... Fuyez...

SARVILAKA.

Prendre la fuite
Comme un lâche, pourquoi ?

MADANIKA.

Fuyez donc tout de suite.

SARVILAKA.

J'ai dit : Elle est esclave, et je l'affranchirai ;
Et j'ai commis un vol, chose infâme, c'est vrai...

De mon crime je sais ce que le monde pense ;
Pour vous je l'ai commis, voilà ma récompense...
Vous me chassez!... J'irai retrouver aux enfers
Les tourments inconnus que pour toi j'ai soufferts !

MADANIKA.

Sarvilaka, malgré vos défauts, je vous aime....
Restez ! mais vous allez vous condamner vous-même.
Écoutez... Ces bijoux que vous avez...

SARVILAKA.

Volés,
Dites le mot.

MADANIKA.

Eh bien ! croyez-moi, rendez-les,...
Ils sont à ma maîtresse.

SARVILAKA.

Ils sont ?...

MADANIKA.

La chose est sûre,
Et par le Dieu dix fois incarné, je le jure !
On les mit en dépôt, dans un moment d'effroi,
Chez un homme qui fut le ministre d'un roi.

SARVILAKA.

Infâme que je suis !... J'ai volé ta maîtresse !...
Celle qui l'autre jour soulagea ma détresse !
Quoi ! ce rameau sauveur où je serrai ma main
Quand l'abîme s'ouvrit au bord de mon chemin,
C'est moi qui dans l'accès d'un délire sauvage

Le dépouillai, le soir, de son noble feuillage !...
Mon repentir est vrai, que faut-il faire ? dis,
Pour retirer mon nom d'entre les noms maudits !

MADANIKA.

A Vasantazena rendez-les sans mystère,
Comme le messager de son dépositaire.
La voici.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, VASANTAZENA.

SARVILAKA.

Ces bijoux que vous avez laissés
Madame, l'autre soir... on vous les rend.

VASANTAZENA.

Assez.
Tcharoudata m'a dit de donner ma servante
Comme épouse à celui qui chez moi se présente
Avec ces diamants.

SARVILAKA.

Donc, elle m'appartient !

VASANTAZENA.

Toutefois... un scrupule assez grand me retient.

SARVILAKA.

Elle sait tout !...

VASANTAZENA.

Voyons : si quelque chose infâme
Souillait Madanika, la prendrais-tu pour femme ?

SARVILAKA.

Pardonnez !... Que les dieux me pardonnent aussi !
Oui, vous avez raison ; si j'acceptais ici

Votre esclave... l'amour, salutaire nuage,
Voilerait quelque temps ma faute, et son visage
Me sourirait encor ; mais puis, viendrait le jour
Où d'affreux souvenirs refroidissent l'amour.
Et mes fautes jetant l'infamie autour d'elle,
Sa main s'éloignerait de ma main criminelle !
Gardez Madanika, je n'ai pas mérité
Ce trésor... Laissez-moi dans mon indignité !

VASANTAZENA.

Mais si tu devenais honnête homme ?

SARVILAKA.

Madame,
J'aurai le repentir qui renouvelle l'âme.
La fleur de mes beaux ans fut belle... en vérité
Ils seront bons les fruits de ma maturité !...
Quoi ! ferais-je toujours des tentatives vaines
Pour extirper ce que j'ai d'impur dans les veines.
O soleil, Dieu de l'Inde ! Astre saint qui mûris
Les herbes du poison auprès des champs de riz,
Et les sucs merveilleux qui guérissent sur l'heure
Et rendent le sourire au visage qui pleure,...
Fais un miracle encor, mais plus digne de toi,
Éclaire mon esprit,... et renouvelle-moi !

(Il sort.)

SCÈNE VII.

VASANTAZENA, MADANIKA.

L'orage gronde au loin.

VASANTAZENA.

Vis dans ce noble espoir, et que Siva t'assiste !

MADANIKA.

Le malheureux !... il sort avec un cœur bien triste !

VASANTAZENA.

Il s'en va plein d'ardeur et plein d'espoir; il sort
Avec un cœur vaillant !... son amour est plus fort !
Les obstacles toujours irritent le courage,
Et j'en juge par moi... Regarde cet orage !
Eh bien ! ces coups de foudre et le ciel enflammé
Ne m'empêcheront pas de voir mon bien-aimé !
Regarde l'horizon : la nuit déjà venue
Joue amoureusement avec la sombre nue;
Elle veut arrêter mes pas, lorsque je cours
A l'asile divin où sont tous mes amours !
Eh bien ! fondez torrents ! et toi, gronde, tonnerre !
Que tous les traits du ciel épouvantent la terre !
Liguez-vous contre moi !... L'amour sera vainqueur !...
Vous n'êtes rien, auprès des orages du cœur !

MADANIKA.

Quelques instants, madame, encor ?...

VASANTAZENA.

Sur notre tête
Le ciel vient d'allumer les flambeaux de ma fête !
Nuage, honte à toi, honte à toi !... Dans les airs
Fais ruisseler tes yeux en tourbillons d'éclairs,
Tu n'épouvantes point une femme intrépide !
Une étoile me reste, et celle-là me guide !...
Pour lutter contre moi, c'est en vain que tu prends
La rage des lions et la voix des torrents !
Ouragan ennemi, tes ardentes colères
Peuvent déraciner les arbres séculaires,
Les dômes de nos dieux : elles ne pourront pas
Dans cette horrible nuit faire trembler mes pas.
Eclair, brille toujours ! illumine l'espace !
Verse un sillon d'argent sur la route où je passe !
Dieu dix fois incarné, Dieu de ce firmament,
Vois mon amour !... et sois jaloux de mon amant !

FIN DU QUATRIÈME TABLEAU.

CINQUIÈME TABLEAU

Le théâtre représente la maison de Tcharoudata, la même que l'on a vue au premier acte ne tenant que la moitié de la scène, et qui maintenant tient la scène tout entière. L'orage gronde encore.

SCÈNE PREMIÈRE.

TCHAROUDATA, à une fenêtre à gauche, et regardant au-dehors.

Le ciel est toujours noir, l'orage continue:
L'œil aime à voir changer les formes de la nue;
C'est le cygne ou l'ibis qui prennent leur essor,
Ou le dragon ailé, couvert d'écailles d'or,
Ou le créneau d'un mur, ou la tour qui s'écroule,
Pendant que l'eau du ciel sur le bananier roule,
Et gonfle avec fracas ses gouttes, en plongeant
Dans les bassins formés par un sable d'argent.
Je plains le paria, le fakir, le brahmine
Qui traversent nos champs que l'éclair illumine:
Puissent du haut du ciel les dieux veiller sur eux!...
Mais que vois-je à travers l'horizon vaporeux?
Une forme divine!... une nymphe immortelle!...
Elle cherche un asile... elle approche!... C'est elle!

SCÈNE II.

TCHAROUDATA, VASANTAZENA, PUIS METREYA.

TCHAROUDATA.

Quoi ! madame, c'est vous !... Pour la seconde fois
Dans ma pauvre maison, madame, je vous vois !
Et que je suis heureux d'offrir dans cette enceinte,
A vous, comme un abri, l'hospitalité sainte !

VASANTAZENA.

Oh ! je ne cherche point d'abri ; je viens vous voir,
Seigneur... rien ne peut faire oublier un devoir.

TCHAROUDATA.

Les perles de la pluie inondent votre tête
Et votre sein....

VASANTAZENA.

Ce sont les joyaux de ma fête...
Le ciel m'a, pour vous voir, donné ces ornements.

(Metreya entre.)

TCHAROUDATA.

Écoute, Metreya, monte aux appartements :
Dis à Madhavia de descendre au plus vite
Avec un manteau...

METREYA.

Bien !... (A part.) Connaissance maudite !

La femme est une épine, et quand elle entre, on doit
S'attendre à bien souffrir pour l'arracher du doigt.

(Il sort.)

VASANTAZENA.

Je ne vous serai pas très-longtemps importune;
Dans les chances du jeu, la mauvaise fortune
Vous a traité, dit-on, durement, et j'accours
Pour voir si vous avez besoin de mes secours.
Vous souriez?...

TCHAROUDATA.

Mais oui, car depuis que vous êtes
Chez nous, on n'entend plus ni la voix des tempêtes
Ni le fracas des eaux,... l'arc d'Indra dans les cieux
Courbe amoureusement son iris gracieux;
La fleur de nos jardins, par l'orage abattue,
Se relève en riant, de ses couleurs vêtue;
L'azur chasse dans l'air le nuage irrité,
Et tout est pour nos yeux joie et sérénité!

VASANTAZENA.

Ce doit être pour vous l'image de la vie;
L'infortune est souvent par le bonheur suivie;
Le ciel, après l'orage, à nos yeux se fait voir
Comme un cœur longtemps sombre où rayonne l'espoir;
Le lugubre horizon où le sort nous entraîne
S'évapore, et bientôt l'âme devient sereine.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADHAVIA, METREYA.

VASANTAZENA.

Je viens vous apporter, madame, des bijoux
Que je ne puis garder.

MADHAVIA.

Ce collier est à vous,
Madame!...

VASANTAZENA.

Non, prenez; c'est une chose due :
J'ai retrouvé chez moi ma parure perdue.

TCHAROUDATA.

Comment est-ce possible?

VASANTAZENA.

Oh! c'est bientôt compris!
Le voleur m'a rendu ce qu'il vous avait pris.

MADHAVIA.

Que béni soit le ciel, car au coupable il donne
Le repentir, vertu qui fait que l'on pardonne.

VASANTAZENA.

Mais toujours au pécheur une céleste main,
Pour remonter au bien, indique le chemin.

TCHAROUDATA.

C'est un précepte saint !

VASANTAZENA.

Ce que j'avais à dire
Est dit ; excusez-moi, seigneur, je me retire.

MADHAVIA.

Quoi ! déjà vous partez ! encor quelques instants ;
Toujours l'orage gronde au dehors, je l'entends.

VASANTAZENA.

Je n'ose, en vérité, madame...

MADHAVIA.

Je vous prie
D'aimer notre maison ; c'est votre hôtellerie.

(On frappe à la porte.)

METREYA.

A cette heure chacun devrait rester chez soi,
Et dormir !...

TCHAROUDATA.

Ouvrez-donc !

METREYA, ouvrant.

Un envoyé du roi !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN OFFICIER DU PALAIS.

L'OFFICIER.

Notre glorieux roi, seigneur, le roi mon maître,
Bien mieux conseillé, veut aujourd'hui reconnaître
Ce que fit sous son père un ministre loyal
Pour la gloire de l'Inde... et le prince royal
Est chassé de la cour, qu'il souilla de ses vices :
En ce moment, le roi réclame vos services.
Au palais le conseil s'assemble avant le jour,
Et sans retard je dois vous conduire à la cour.

TCHAROUDATA.

Mes amis, saluez une aurore prospère !...
Le roi se montre enfin digne du roi son père.

VASANTAZENA.

Serait-il vrai !

MADHAVIA.

Pour moi, je ne désirais rien :
Habituée au mal, je redoute le bien.

METREYA.

Quoi ! vous allez sortir à cette heure?

TCHAROUDATA.

Sans doute.

L'OFFICIER.

Vous ne devez pas perdre un instant sur la route.

TCHAROUDATA.

C'est le sort que toujours l'honnête homme envia :
Servir son pays...

METREYA.

Maître !...

TCHAROUDATA.

Adieu, Madhavia.
Oui, quand notre pays par le sommet s'écroule
Et que tout va s'éteindre, il faut que de la foule
Tout homme dévoué s'élance, et de sa main
Sauve aujourd'hui l'État qui va périr demain.
Adieu, madame... Ici restez, douces amies !
Que des rêves d'azur vous charment, endormies,
Et que tous les parfums de l'Orient vermeil
Embaument jusqu'au jour votre chaste sommeil.

(Il sort.)

SCÈNE V.

MADHAVIA, VASANTAZENA.

VASANTAZENA.

Son départ vous attriste; oui, je le vois, madame.

MADHAVIA.

J'appelle à mon secours les forces de mon âme.
Dans mon adversité quand le bonheur a lui,
Mon cœur s'en est ému, non pour moi, mais pour lui.
Ici j'étais heureuse, et dans ma solitude
Notre indigence était une douce habitude.
Je vivais à son ombre, et marchant sur ses pas,
Son amour remplaçait ce que je n'avais pas.
Il versait des rayons sur la nuit de mes heures;
Il fermait mon oreille aux voix extérieures.
Le bonheur est venu maintenant, et demain
Qui sait si près de moi je trouverai sa main?

VASANTAZENA.

Madame, le bonheur cache toujours sa porte :
Un caprice le donne, un caprice l'emporte;
Les rois comme les dieux le laissent de leur main
Tomber, sans que personne en sache le chemin.
Pareil à ces marchands dont la richesse étale
Les trésors que produit la rive orientale,
Votre époux a couvert cet asile écarté

De l'éclat des vertus et de la pauvreté...
Et peut-être le roi, passant par fantaisie
Devant cette maison, qu'un vrai sage a choisie,
Aura dit : Quel ministre et quel homme de bien !
Il faut lui donner tout !... il ne demande rien.

MADHAVIA.

Oui, vous avez raison, mon époux était digne
De cette récompense; et moi, je me résigne.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN SECOND ENVOYÉ.

L'ENVOYÉ.

Le ministre nouveau m'envoie auprès de vous,
Madame, et nous venons au nom de votre époux
Conduire en palanquin votre auguste personne
Dans les appartements que le prince lui donne.

VASANTAZENA.

On n'est pas plus heureuse...

MADHAVIA.

Eh bien ! oui, je le suis.

(A l'officier.)

Donnez-moi, je vous prie un instant, je vous suis.

VASANTAZENA.

Je me retire...

MADHAVIA.

Non : attendez ; comme mère,
Je laisse une existence ici qui m'est plus chère
Que la mienne ; et je vais m'acquitter d'un devoir.
J'ai mes voiles à prendre et mon enfant à voir...
Un seul moment... Après, je vous reviens.

(Elle rentre au fond, l'officier sort.)

SCÈNE VII.

VASANTAZENA, seule.

J'écoute
Un noir pressentiment, sinistre éclair du doute.
C'est l'inspiration du ciel... C'est une voix
Que les dieux font entendre aux femmes quelquefois.
Cet homme frissonnait en parlant... Sa figure
Est un sombre miroir de redoutable augure.
Ce qu'il tente est perfide à coup sûr; que veut-il?
Je l'ignore; et je sens qu'il apporte un péril.
Le roi disgraciant qui?... Son frère!... impossible!
Ils préparent tous deux quelque chose d'horrible...
Quelque piége infernal... L'époux est enlevé;
On enlève la femme!... Oui, le crime est trouvé :
Je vais le prévenir... je vais fermer sa porte;
Oh! non, il ne faut pas que cette femme sorte;
Je veux lui dire... oh! non, elle ne croira pas!
La vertu ne croit pas au crime : sous ses pas
L'infamie a creusé cet abîme!... elle y tombe!
Sa vie et son honneur trouvent la même tombe.

SCÈNE VIII.

VASANTAZENA, METREYA, ROHSENA.

METREYA, amenant l'enfant.

Viens, et ne pleure pas...

ROHSENA.

Je veux pleurer encor.

METREYA.

Sois sage.

ROHSENA.

Qu'on m'achète un beau chariot d'or,
Je ne pleurerai plus.

METREYA.

Écoute, enfant... ton père
Était riche autrefois... il est dans la misère;
Il n'a rien... devant lui, ne sois pas exigeant...
Car un chariot d'or coûte beaucoup d'argent;
Et s'il redevient riche, oh! je puis te promettre
Que...

VASANTAZENA.

Le charmant enfant!

METREYA.

C'est le fils de mon maître,
C'est Rohsena.

VASANTAZENA.

Son fils! Mais qui cause ses pleurs?
Quoi! si jeune, et déjà connaître nos douleurs!

METREYA.

Ah! c'est que nous avons dans notre voisinage,
Chez un riche banquier, un enfant de son âge,
Qui vient jouer après le coucher du soleil
Avec un chariot...

ROHSENA.

Et j'en veux un pareil.

VASANTAZENA.

Eh bien! faites-lui donc ce cadeau tout de suite.

METREYA.

Je viens de le lui faire...

ROHSENA.

Oui, mais en terre cuite:
Je n'en veux pas; je veux un beau chariot d'or
Comme un riche,... autrement, je vais pleurer encor.

VASANTAZENA.

Oui, ces chagrins d'enfant ressemblent bien aux nôtres,
Et déjà son malheur vient du bonheur des autres.
Console-toi! voici de l'or, prends, et tu peux
Avec cela... payer le bijou que tu veux.

ROHSENA.

Mais qui donc êtes-vous?

VASANTAZENA.

L'esclave de ton père.

Embrasse-moi...

ROHSENA.

Non, non,... vous n'êtes pas ma mère.

Oh ! quelle différence entre ma mère et vous !
Elle n'est pas si riche et n'a pas ces bijoux.

VASANTAZENA, détachant son bracelet.

Je vais lui ressembler... Voilà ces pierreries,
Richesses que les pleurs du remords ont flétries !
Rohsena, je les livre à tes amusements;
Dans ton chariot d'or il faut des diamants.

ROHSENA.

Oh ! vous pleurez... Pourquoi pleurer ?

VASANTAZENA.

Je suis sincère :

Je pleure du chagrin de n'être pas ta mère !...

METREYA.

Viens, suis-moi, Rohsena, viens dormir, mon enfant.

VASANTAZENA.

Ne craignez rien pour lui, mon amour le défend.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

VASANTAZENA, seule.

On attend à la cour sa mère, et pour quel crime !!!
Eh bien ! pour la sauver, je serai leur victime ;
L'enfant ne sera pas orphelin, grâce aux dieux !...
S'il s'agit de tomber dans un piége odieux,
J'y tomberai pour elle ; et le ciel me convie
Au destin de sauver son honneur et sa vie ;
Le gouffre criminel par moi sera fermé...
Et la mort sera douce avec mon bien-aimé !

L'ENVOYÉ, rentrant.

Le palanquin, madame, attend à votre porte.

VASANTAZENA. (Elle s'enveloppe du voile et du manteau de Madhavia.)

J'y vais... Madhavia, pleure sur ta sœur morte.

FIN DU CINQUIÈME TABLEAU ET DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

SIXIÈME TABLEAU

Et dans cette retraite il allégeait le poids
Qu'imprime une couronne à la tête des rois.
Dans tous nos entretiens, son auguste pensée
Sur le pauvre qui souffre était toujours baissée,
Et prêtant mieux l'oreille aux publiques douleurs,
Mieux instruit des besoins, il tarissait les pleurs.

L'OFFICIER.

Oui, ce sont les jardins de Palhava !

TCHAROUDATA.

J'arrive
Dans un lieu qui m'est cher : c'est bien la fraîche rive
Où les plus belles fleurs naissent !... En y rentrant
J'ai même reconnu leur parfum pénétrant.
Mais écoute... Autrefois, dans ce bois solitaire
Où du monde lointain le fracas vient se taire,
On n'entendait jamais ces mystérieux bruits
Qui troublent maintenant le doux calme des nuits.

L'OFFICIER.

Vous êtes attendu, seigneur... qui vous arrête ?
Et pour vous recevoir, le palais est en fête !

(Ils se dirigent vers le palais, du côté duquel on entend une musique douce.)

SCÈNE II.

LE VITA, SAMSTHANAKA.

LE VITA.

Venez, seigneur, venez,.. Il vient d'entrer ici.

SAMSTHANAKA.

Mais en es-tu bien sûr?

LE VITA,

Oui.

SAMSTHANAKA.

J'ai donc réussi!..,

LE VITA.

Complétement!... Le cerf est pris, et quoi qu'il fasse,
Il n'échappera plus à nos piéges de chasse.

SAMSTHANAKA.

Oh! je le tiens enfin!... Il est en mon pouvoir,
L'homme qui m'outragea: je vais enfin le voir
A mes pieds, m'implorant, le lâche! et de sa tête
S'efforçant d'écarter une mort toute prête.

LE VITA.

Seigneur, vous voilà donc au but de vos souhaits....
Mais tout le pays l'aime.

SAMSTHANAKA.

Eh bien ! moi, je le hais !
Puisque le pays l'aime et croit à son mérite,
La vertu de cet homme est un masque hypocrite,
Comme celui qu'emprunte aux nuances des fleurs
La femme laide avec de trompeuses couleurs.
Les ministres adroits tombés des hautes sphères
Se font humbles et bons pour rentrer aux affaires...
L'homme d'Etat n'a point de passions, et peut
Se composer autant de vertus qu'il en veut !

LE VITA.

Enfin, on le vénère, et sa mort...

SAMSTHANAKA.

Non, écoute :
Pour marcher à mon but, ici, rien ne me coûte.
Mais ce n'est pas sa mort qui comblerait mes vœux.
Je ne me venge point comme un enfant ; je veux
Laisser vivre son corps et poignarder son âme,
Je veux déshonorer son nom... j'attends sa femme !

UN OFFICIER.

Vos ordres ont été suivis aveuglément,
Mon prince.

SAMSTHANAKA.

On me l'amène ?

L'OFFICIER.

Oui.

SAMSTHANAKA.

Sans perdre un moment
Qu'elle vienne... Grands dieux !.. cette femme est si belle !

LE VITA, à part.

Sombre fatalité !... la timide gazelle
Dans l'antre du lion !

SAMSTHANAKA.

Que ces deux noms sont doux,
Vengeance et volupté !

(Vasantazena entre, portée dans un palanquin par des esclaves.)

LE VITA, aux porteurs.

Partez... Retirez-vous !

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

VASANTAZENA, SAMSTHANAKA.

VASANTAZENA, voilée.

Je vais à mon destin !... Voilà ce prince infâme !

SAMSTHANAKA.

Salut, prospérité, tels sont mes vœux, madame.
Vous cherchez votre époux, n'est-ce pas?... En effet,
On vous l'avait promis. Savez-vous ce qu'il fait,
Votre époux?... Aisément son absence s'explique
En deux mots !... Il aimait la chanteuse publique
Vasantazena : donc, chez vous il a reçu
Cette chaste beauté, sans doute à votre insu;
Elle a déshonoré les pieuses pratiques
De vos foyers, l'autel de vos dieux domestiques,
Et vous avez dormi, vous, dans votre maison,
Comme le voyageur, sous l'arbre du poison !
Sous le boom-upas, qui du haut de sa roche
Laisse tomber la mort à tout ce qui l'approche.
J'ai su que votre époux, indignement épris
De cette femme, objet de vos justes mépris,
Vers les pays lointains s'enfuyait avec elle,
Et j'ai cru vous devoir donner cette nouvelle
Moi-même, en vous faisant ici venir !... Eh bien,
Qu'allez-vous me répondre?... et que dites-vous?

VASANTAZENA.

Rien !

SAMSTHANAKA.

Ah ! vous avez raison !... J'aime cette réponse,
C'est l'arrêt qu'un orgueil légitime prononce
Contre l'homme odieux qui trahit son devoir,
Et que vos chastes yeux ne doivent plus revoir.
A tel crime jamais la femme ne pardonne !
Quel que soit, cependant, le chagrin que vous donne
Ce malheur,... vous pouvez dans ma royale cour
Oublier cette injure avec un autre amour.
Dans la sphère suprême un homme vous adore
Depuis longtemps, eh bien ! vous l'ignorez encore :
Oui, votre noble amant, quelque jour sera roi,
Et c'est Samsthanaka, prince royal... c'est moi.

VASANTAZENA.

Eh bien ! Samsthanaka, prince royal... écoute,
Ton nom a supporté tous les mépris sans doute.
Infâme et lâche, on sait que tu mérites bien
Ces titres odieux !... Aujourd'hui ce n'est rien !
Devant toi-même, enfin, ton audace recule ;
Las d'être criminel, tu te fais ridicule...
(Se dévoilant.)
Vois, me reconnais-tu ?

SAMSTHANAKA.

Vasantazena !

VASANTAZENA.

Dis,
Quel démon t'enseigna tes mensonges hardis !

Tu prétends que j'ai pris la fuite avec cet homme
Que son malheur fait grand, que sa vertu renomme:
Tu mens; mais par hasard, l'imposteur effronté
Peut, même à son insu, dire la vérité:
Ainsi, tu ne mens pas quand tu dis que je l'aime;
De mon amour pour lui je fais l'aveu moi-même:
Te voilà donc servi selon tous tes souhaits.
J'aime Tcharoudata,... parce que je te hais,
Parce que son génie a créé des merveilles,
Parce que son fantôme épouvante tes veilles,
Et que son nom, de l'Inde autrefois le soutien,
A fait dans son éclat disparaître le tien.

SAMSTHANAKA, reculant.

Oh! je ne vis jamais une femme plus belle!
La colère l'embrase, et son front étincelle:
C'est comme le soleil du matin lorsqu'il luit
Et charge de couleurs la face de la nuit!...
Fou que j'étais, d'aimer ta stupide rivale,
Cette Madhavia, ménagère banale!
N'en accuse que toi, ma cruelle... Je fus
Troublé dans ma raison en voyant tes refus;
Ta beauté m'a rendu la sagesse... Je t'aime!...

VASANTEZENA.

Laissez-moi!... Que les dieux lancent leur anathème
Sur vous!

SAMSTHANAKA.

Eh! que dis-tu!... Mes pères radieux
Ont tous été des rois protégés par des dieux.

Aime-moi, car je suis par ma noble origine
L'astre devant lequel tout un peuple s'incline,
Les trois puissants leviers remis aux mains des rois:
Force, gloire, trésors!... je les ai tous les trois!...

VASANTAZENA.

Vante-toi du hasard qui te fit ta couronne!
La gloire!... c'est l'éclat que la vertu nous donne.
La richesse!... au regard des plus nobles esprits,
Est cette dignité qui tient l'or en mépris.
La force!... c'est l'amour aux sympathiques flammes
Qui sans toucher le corps attire à nous les âmes;
C'est ce que nous cherchons au cœur de nos amants:
C'est ce que tu n'as pas, prince royal!... Tu mens!

SAMSTHANAKA.

Tais-toi, femme, tais-toi! que ta bouche hardie
Chez moi ne vante plus cet homme qui mendie,
Ce vil Tcharoudata.

VASANTAZENA.

C'est en l'humiliant
Que tu me le grandis; j'aime ce mendiant.

SAMSTHANAKA.

Oh! ne provoque point ma vengeance suprême;
Mal ou bien, je puis tout, et je hais comme j'aime!...

VASANTAZENA.

J'aime...

SAMSTHANAKA.

Tais-toi, jamais ne prononce ce nom.

VASANTAZENA.

Mon cœur le redira toujours...

SAMSTHANAKA.

Obéis !

VASANTAZENA.

Non !...

SAMSTHANAKA.

Sois à moi.

VASANTAZENA.

Je te dis, moi, que je ne veux être
Qu'à lui. N'approche pas !

SAMSTHANAKA.

Crains tout ; je suis ton maître.

VASANTAZENA.

Non, je ne crains rien, même au milieu de ta cour,
Tant que j'épurerai mon âme par l'amour !
Tous les dieux protecteurs sont pour moi. Le ciel venge
Les crimes des puissants.

SAMSTHANAKA.

Va, tous les dieux du Gange,
Et Brahma, le plus grand de tous, ne pourront pas,
Si tu viens m'irriter, te sauver du trépas.

VASANTAZENA, se débattant.

A moi, Tcharoudata, viens !

SAMSTHANAKA.

Ce nom que j'abhorre,
Ton insolente voix me le redit encore!
Tremble!... Ne sais-tu point que la chaste Sita
A péri de la main du dieu qu'elle irrita?

VASANTAZENA.

Oui; mais je sais aussi que sa larme dernière
Fit jaillir d'Élora la source prisonnière,
Et qu'elle fut s'asseoir, au suprême moment,
A la droite d'Indra, sur le bleu firmament.

SAMSTHANAKA.

Pleure, et fais donc jaillir une source comme elle;
Pleure, et comme Sita, sois déesse immortelle,
Et meurs!...

VASANTAZENA.

Vil assassin!... A moi, mon bien-aimé!
Mon...

(Elle tombe frappée; son corps est caché par les hautes herbes.)

SAMSTHANAKA.

Elle est morte! morte! oui, son œil est fermé.
Oh! non, reviens à toi, beauté que rien n'égale!...
Morte!... Pourquoi braver le lion du Bengale!
Pourquoi donc présenter, d'une imprudente main,
La bannière écarlate au taureau du chemin!...
Elle est morte! Fuyons cette forêt maudite....

SARVILAKA.

On partage entre amis.., Partageons !

SAMSTHANAKA.

Partager

Quoi ?

SARVILAKA.

Tu demandes quoi ? L'argent de l'étranger !
Car nous n'arrêtons pas les passants à la brune,
Je crois, pour leur montrer les astres ou la lune.

SAMSTHANAKA.

C'est juste. Il m'a donné sa bourse... la voilà.

(Il sort.)

SCÈNE V.

SARVILAKA, seul.

En conscience, non, je refuse cela.
Gardez-en la moitié... Connaissez-vous le nombre
Des pièces d'or, confrère?... Il s'est perdu dans l'ombre.
Ma foi, je me résigne à tout garder. Merci!
Et je l'attends demain, à la même heure, ici.
(Vasantazena gémit.)
Quel lamentable cri! quelle lugubre plainte!
Oh! si mon cœur était accessible à la crainte,
Le frisson de l'effroi glacerait mes cheveux.
Non! ce n'est pas un vol... le sang coule, et je veux
Secourir un mourant... sauver une agonie.
(Il cherche dans l'obscurité.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, TCHAROUDATA.

TCHAROUDATA, sortant du palais.

Les dieux me réservaient cette affreuse ironie :
C'était un faux message!... Un peuple de valets
Me réservait l'insulte au seuil de ce palais.

SARVILAKA.

Quel est cet homme ?

TCHAROUDATA.

Ami, je ne suis pas un riche :
Ainsi, passez ; je suis plus pauvre qu'un derviche.

SARVILAKA.

Oh ! ce n'est pas la voix de l'autre... Arrête-toi;
Je cherche un malheureux qui se plaint : aide-moi.

TCHAROUDATA.

On a commis un meurtre ici ?

SARVILAKA.

Je le suppose.

TCHAROUDATA.

Forêt d'assassinats !

SARVILAKA, s'arrêtant.

Venez... ma main se pose
Sur le corps palpitant de la victime.

TCHAROUDATA.

Horreur!
Affreuse nuit! oh! nuit d'orgie et de terreur!...
Dieu!... Vasantazena, mon idole chérie!
(Il se met à genoux.)
Cette source d'amour est à jamais tarie!
Morte! morte!... Il faut donc de ces amusements,
A ces tigres de cour! leurs jeux sont nos tourments.

(Il presse Vasantanèza dans ses bras.)

SARVILAKA, debout et pleurant.

O Vazantazena!... quoi! si jeune flétrie!
Femme qu'un peuple aimait avec idolâtrie!
Grâce, beauté, tendresse, accents mélodieux,
Tout des Dieux lui venait,... et tout remonte aux Dieux!
C'était la noble fleur à l'oasis éclose,
Aux vallons d'Élora qu'une onde sainte arrose;
Sa voix était l'écho de ce divin concert
Écouté, dans la nuit, sous l'arbre du désert...
Sa main était le fleuve où puisait l'indigence...

TCHAROUDATA.

Et voilà ce qui reste!

SARVILAKA.

Il reste la vengeance !

(On voit revenir la ronde des gardes qu'on a vue passer au commencement de l'acte.)

Des gardes ! fuyons !

(Il se tapit dans les broussailles.)

TCHAROUDATA, se relevant.

Fuir ! quand on est innocent !

LE CHEF DES GARDES, indiquant Tcharoudata.

Arrêtez l'assassin... il est couvert de sang !

FIN DU QUATRIÈME ACTE ET DU SIXIÈME TABLEAU.

ACTE CINQUIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

Personnages.

SAMSTHANAKA.
LE VITA.
TCHAROUDATA.
METREYA.
SARVILAKA.
LE TCHANDALA.
MADHAVIA.
VASANTAZENA.
UNE ALMÉE.
CONSEILLERS, COURTISANS, OFFICIERS, GARDES.

ACTE CINQUIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

Un palais asiatique; au fond, une estrade avec les débris d'un festin; des musiciens et des almées, groupés près de la table. A droite, au premier plan, un trône surmonté d'un dais.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAMSTHANAKA, se levant, descend la scène, suivi du VITA et des Courtisans.

LE VITA.

O prince, c'est charmant, et moi, j'en ris encore;
Oui, vous avez été merveilleux, et j'ignore
La source où vous pouvez puiser autant d'esprit.

SAMSTHANAKA.

C'est un don naturel.

LE VITA.

Quel maître vous apprit
Cet art ingénieux? votre bouche recèle
Pour chacun de vos mots une vive étincelle.

SAMSTHANAKA.

Les dieux forment ainsi les princes de leurs mains
Pour les mettre au-dessus du reste des humains.
Et mon festin, voyons, dites, que vous en semble?

LE VITA.

Mettre autant de bons vins et de bons plats ensemble,
C'est un autre prodige. Oh! je les vois encor
Ces plats que le safran couvre d'un voile d'or!
Et ces vins généreux qui réjouissent l'âme,
Et que notre soleil réchauffe de sa flamme.

SAMSTHANAKA.

Ils naissent pour les rois, ces vins délicieux,
Au sud de Kérana, coteaux bénis des cieux.
Mais après un festin les têtes sont calmées
Par la bonne musique et le chant des almées :
Prenons place, écoutons la musique... il est doux
De l'applaudir, mêlée aux poëmes indous.
Mélodieuse Almée, ici, fais nous entendre
Un poëme nouveau, mais plus joyeux que tendre.

L'ALMÉE, du haut de l'estrade.

(PANTOUM INDIEN.)

Dans l'azur, région sereine,
Les colombes au vol joyeux,
Comme un collier blanc qui s'égrène
Passent, et je les suis des yeux.

Mon cœur gémit, d'où me vient-elle
Une tristesse si mortelle?

Où vont ces colombes légères
Que l'oiseau de la nuit attend?
Où vont ces blanches messagères?...
Au palais du jour éclatant.

Durera-t-il longtemps encore
Le sombre ennui qui me dévore?

Ah! je vois frémir une d'elles!
Son sang a coulé, pauvre sœur!...
Quittant ses compagnes fidèles,
Elle tombe aux pieds du chasseur !!!

Sombre tourment de ma pensée,
Comme elle aussi je suis blessée...

SAMSTHANAKA.

Assez, femme... es-tu folle? Elle est folle, vraiment,
De nous troubler ainsi dans ce joyeux moment,
Avec cette chanson !

LE VITA.

Comprend-on cette femme,
Qui vient nous infuser la tristesse dans l'âme,
Et nous parler de sang, et de tous ses ennuis,
Lorsque nous savourons la plus douce des nuits!

SAMSTHANAKA.

O présages !

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Seigneur, on a commis un crime
Dans vos jardins.

SAMSTHANAKA.

Malheur !

LE VITA.

Et quelle est la victime ?

L'OFFICIER.

Une femme.

LE VITA.

Connue?

L'OFFICIER.

Oui, connue; elle n'a
Que des amis partout, c'est Vasantazena !

SAMSTHANAKA.

Elle était invitée ici par un message:
Sans doute des bandits l'attendaient au passage
Pour la voler.

L'OFFICIER.

Oh ! non, seigneur, l'homme arrêté
Comme assassin est un des grands de la cité.

SAMSTHANAKA.

Atroce calomnie ! un des grands de la ville
Ne fait pas une chose abominable et vile.

LE VITA.

Son nom ?

L'OFFICIER.

On le saura quand le jour aura lui.

SAMSTHANAKA, à part.

Quelqu'un m'aurait-il vu ! ...

LE VITA.

Son nom ? son nom?

L'OFFICIER.

Celui
Que nous avons trouvé sanglant sur sa victime
Etait du roi défunt le conseiller intime.

TOUS.

Tcharoudata!

L'OFFICIER.

Lui-même, et le fait est certain.

SAMSTHANAKA, à part.

O bonheur ! je renais, j'ai pour moi le destin !
(Haut.)
Un homme qu'à bon droit notre pays estime
Se serait cette nuit souillé d'un pareil crime !
C'est impossible ! oh ! non, cela n'est point... pourtant
Qu'on l'introduise ici, ma justice l'attend.

LE VITA.

L'Inde à votre équité, mon prince, rend hommage:
Ainsi feraient les dieux, dont vous êtes l'image;
L'accusé ne craint rien devant l'accusateur,
Si dans son juge il trouve encore un protecteur.

SAMSTHANAKA.

Le sang vient de couler dans mon royal domaine,
Justice sera faite à celui qu'on amène
Par nous, par nous, seigneurs, selon les anciens droits
Confiés à nos mains par nos aïeux les rois.[1]
Mais sur cet homme avant d'exercer ma puissance,
Nobles amis, il faut boire à son innocence
Une dernière coupe.

LE VITA.

Oh! quel prince divin!

SAMSTHANAKA, laissant tomber la coupe qu'on lui présente.

Dieux! mes lèvres à peine ont effleuré le vin,
Et la coupe m'échappe! Oh! cet affreux présage
Doit avoir déjà peint la mort sur mon visage.

SCÈNE III.

LES MÊMES, TCHAROUDATA; plus tard, MADHAVIA et METREYA.

UN COURTISAN.

Non, cet homme n'est pas criminel, qu'en dis-tu?

UN CONSEILLER.

L'hypocrite souvent fait croire à sa vertu.

UN COURTISAN.

Oh! qui sait!...

UN CONSEILLER.

Écoutons.

SAMSTHANAKA.

Il est dans cette enceinte
Trois hommes investis d'une autorité sainte,
Deux conseillers royaux, un juge, et je les vois
En ce moment tout prêts à réunir leurs voix,
Si, voulant abuser de mon pouvoir suprême,
Du chemin du bon droit je m'écartais moi-même.
Quant à vous, accusé, songez qu'après le roi,
L'Inde ne connaît rien de plus puissant que moi.

TCHAROUDATA.

Pourquoi vanter ainsi sa grandeur personnelle!
La grandeur véritable a ses titres en elle;

Les plus belles forêts, quand nous les traversons,
Sous de nobles rameaux nous montrent des buissons.

SAMSTHANAKA.

Ce n'est point par orgueil que je vous fais connaître
Ce que je tiens du rang où Siva me fit naître;
Possesseur d'un jardin royal, on m'a remis
Le droit d'y juger seul tous les crimes commis.
Or, on vient d'y tuer une femme; auprès d'elle,
Sans doute, on n'a trouvé qu'une main criminelle,
La vôtre.

TCHAROUDATA, à part.

Trop tôt morte, oui, trop tôt! car jamais,
Femme, tu ne sauras de quel cœur je t'aimais!

SAMSTHANAKA.

Que répondez-vous?

TCHAROUDATA.

Rien.

SAMSTHANAKA.

Vous avouez le crime?

TCHAROUDATA.

Il faut mêler du sang au sang de la victime...
Trop heureux si celui qui brûle dans mon sein
De la foudre des dieux préserve l'assassin.

SAMSTHANAKA.

Répondez donc?

TCHAROUDATA.

Je suis celui que je suis : l'homme
N'a pas besoin ici de répondre, il se nomme !

SAMSTHANAKA.

Se taire est avouer, répondez, croyez-nous.

TCHAROUDATA.

Je crois aux dieux.

SAMSTHANAKA.

Ils vont vous juger.

TCHAROUDATA.

Mieux que vous.

SAMSTHANAKA, aux conseillers.

Vous le voyez, cet homme à se taire s'obstine !...
Mais sait-il bien le sort que la loi lui destine ?

TCHAROUDATA.

La mort est aussi douce au juste condamné
Que l'aurore qui vient luire à son premier-né.

UN OFFICIER.

La femme et le valet de cet homme demandent
A venir témoigner... au palais ils attendent;
Devons-nous, mon seigneur, les introduire ici?

SAMSTHANAKA.

Oui... nous les entendrons... Qu'ils entrent.

L'ENVOYÉ.

Les voici.

LE VITA, bas.

Votre front tout à coup s'est voilé d'un nuage,
Seigneur, ne laissez rien dire à votre visage.

SAMSTHANAKA.

Vous êtes, vous, la femme, et vous, le serviteur
De cet homme? on l'accuse ici d'être l'auteur
D'un crime, et je voudrais que, l'aurore venue,
Partout son innocence éclatât reconnue.

MADHAVIA.

Mais il est innocent! c'est ce que répondra,
D'un seul accord, la terre unie au ciel d'Indra!
Mais il est innocent! tout un peuple l'estime,
Et tout homme qui vient l'accuser fait un crime.

LE VITA.

N'aurait-il pas reçu chez lui le jour dernier,
La Vasantazena?

MADHAVIA.

Je ne puis le nier;
Des voleurs la suivaient, il était difficile,
Au milieu de la nuit, de trouver un asile:
Notre porte s'ouvrit; après quelques moments
Elle partit, laissant chez nous ses ornements.

METREYA.

Qui nous furent volés.

SAMSTHANAKA.

Par qui?

METREYA.

Mais par des hommes
Qui ne soupçonnaient pas l'indigence où nous sommes,
Ou qui par un hasard avaient sans doute appris
Le dépôt clandestin de ces bijoux de prix.
J'ai vu les deux voleurs,... mais ils n'ont pas l'usage,
Ces gens-là, de montrer dans la nuit leur visage,
Et je ne pourrais point, si je les rencontrais
Au soleil de midi, reconnaître leurs traits.

SAMSTHANAKA.

C'est difficile à croire.

LE VITA.

Oui, c'est très-difficile.

SAMSTHANAKA.

Une femme est volée en votre domicile,
La même femme après tombe frappée au sein;
Eh bien! dans le voleur on trouve l'assassin;
C'est tout clair : nos soupçons deviennent légitimes,
Et c'est la même main qui commit les deux crimes.
C'est mon opinion...

LE VITA.

Et c'est la mienne aussi.

METREYA, s'avançant.

Prince, et vous tous, seigneurs, écoutez bien ceci :
Qui fixe le soleil à midi perd la vue;
Qui sur l'ardent tison tient sa main étendue
Perd la main ; et celui qui de vous touchera
Cet homme perdra tout ! Le sol l'engloutira.
Les arbres de ces bois, les murs de ce prétoire,
De mon maître, bien mieux que vous, savent l'histoire.
Si tout se tait, les dieux à ses derniers moments
Feront parler la voix de tous ces monuments !
Elle dira : C'est lui qui vous fit ces largesses,
Qui versa l'océan de toutes ses richesses,
Les fleuves de son or, objet de ses dédains,
Pour vos palais, vos ports, vos temples, vos jardins.
Et cet homme aujourd'hui dans les voleurs vulgaires
Se verrait confondu, lui, si puissant naguères !
Si vous jugez ainsi, la justice a quitté
Le monde,... en y laissant vivre l'iniquité !

LE VITA.

L'indigence est souvent mauvaise conseillère...

METREYA.

Oh ! celui-là ferait inventer la colère !...
Tais-toi, si tu ne veux sentir avec vigueur
Retomber ce bâton, tortu comme ton cœur.

TCHAROUDATA, à sa femme et à Metreya.

Merci, Madhavia !... Mon serviteur fidèle,
Merci: je n'ai jamais douté de vous ni d'elle.
Je suis pauvre, et toujours l'indigence est un tort:
Le faible doit céder devant la loi du fort.

SAMSTHANAKA, après avoir consulté les conseillers.

De notre tribunal l'avis est unanime;
Lorsque le criminel est trahi par son crime
Il se tait, la lumière enfin brille... elle sort
De la nuit... et cet homme a mérité la mort.
Dites au Tchandala que ma haute justice
A condamné cet homme.

TCHAROUDATA.

Oh ! qu'elle s'accomplisse,
La volonté des dieux ! Grâces à leur bonté,
Mon exemple et ma mort servent l'humanité.

MADHAVIA, avec exaltation.

Que béni soit le Dieu de Lahore aux cinq fleuves !
Le Dieu qui nous donna le bûcher où les veuves
Meurent avec l'époux, et, quand la flamme a lui,
Vers les jardins du ciel s'élèvent avec lui !

SAMSTHANAKA, au bourreau qui s'approche.

La tête de cet homme est à toi... Tu recules !

LE VITA.

C'est un bourreau novice, il montre des scrupules.

SAMSTHANAKA.

Eh bien !

LE TCHANDALA.

Permettez-moi, mon prince, de sortir.

LE VITA.

Quoi ! déjà ton métier te pousse au repentir !

SAMSTHANAKA.

Fais ton devoir ; je suis ton maître et je t'ordonne
D'obéir.

LE VITA.

Exécute un ordre qu'on te donne.

SAMSTHANAKA.

Obéis, ou la mort va retomber sur toi !

LE TCHANDALA, reculant.

Oui, mon corps est à vous, mais mon âme est à moi.

SAMSTHANAKA.

Que crains-tu ?

LE TCHANDALA.

L'avenir !

SAMSTHANAKA.

Je ne connais personne
De ce nom.

LE TCHANDALA.

C'est la Mort,... oui, c'est l'heure qui sonne

Sur notre tombe ouverte, et nous fait entrevoir
Ou le mal ou le bien que nous allons avoir.

SAMSTHANAKA.

Selon toi, la vertu, si nous l'avons suivie,
Que nous donnera-t-elle ?

LE TCHANDALA.

Une meilleure vie.

SAMSTHANAKA.

Et le vice, voyons, que donne-t-il ? Poursuis.

LE TCHANDALA.

Il donne, après la mort, l'état vil où je suis.

SAMSTHANAKA.

Crois-tu donc que les dieux, créature avilie,
S'intéressent à toi ?... quelle étrange folie !

LE TCHANDALA.

Je suis homme du peuple, et le plus vil ! Les dieux
Doivent avoir pourtant sur moi jeté les yeux
Et parlé dans mon cœur ; c'est leur voix qui m'arrête,
Quand la vôtre demande une si noble tête !

SAMSTHANAKA.

Est-ce un rêve ?... Voyez ce que nous subissons !
Un pareil homme, ici, nous donne des leçons !
Le monde est renversé... Des choses inconnues
Eclatent, le serpent va voler dans les nues,
Et l'aigle va ramper.... Qu'un autre vienne ici
Pour accomplir son œuvre et chasser celui-ci.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SARVILAKA.

SARVILAKA.

Voici l'autre!

(Au Tchandala.)

C'est bien... Va-t'en!

SAMSTHANAKA.

Quel est cet homme?

LE VITA.

Je le connais beaucoup.

SAMSTHANAKA.

D'où vient-il?

LE VITA.

Il se nomme
Sarvilaka... connu pour honnête voleur.

SARVILAKA.

Très-bien! Vous m'estimez à ma juste valeur;
Que des dieux immortels la bonté soit bénie...
Je me trouve ce soir en bonne compagnie!

SAMSTHANAKA.

Tu connais la faveur que je veux réserver
A ton mérite?

SARVILAKA.

Bien ! mon prince... m'élever
De voleur à bourreau... par la faveur royale:
C'est monter d'un degré l'échelle sociale!

SAMSTHANAKA.

Le tribunal auguste a prononcé l'arrêt ;
Es-tu prêt à frapper le coupable ?

SARVILAKA.

Oui, tout prêt.

SAMSTHANAKA.

Le voilà.

SARVILAKA.

Celui-ci ?

SAMSTHANAKA.

Sa tête t'est livrée.

SARVILAKA.

Oh ! par le Dieu qui tient une lance dorée,
C'est faux... Je connais bien le double crime aussi:
Et d'abord le voleur ce n'est pas celui-ci.

LE VITA.

Son nom ?

SARVILAKA.

Puisqu'il le faut dire à vos seigneuries,
C'est moi : je suis toujours friand de pierreries;
Je suis donc le voleur... l'assassin n'est pas moi,

Mes seigneurs,... l'assassin est un parent du roi ;
C'est le prince royal.

SAMSTHANAKA.

Infamie!... on outrage
La majesté du trône !

SARVILAKA.

Oh ! j'ai plus de courage
Qu'un courtisan ; et puis je prouve : regardez
Cette bourse du prince...

SAMSTHANAKA.

Oui, volée...

SARVILAKA.

Attendez !
Vous l'ai-je aussi volé, ce poignard, dont la lame
Etait teinte de sang sur le corps de la femme !

SAMSTHANAKA.

Volé comme la bourse, infâme accusateur !
J'en atteste les dieux, c'est un vil imposteur !

SARVILAKA.

N'attestez pas les dieux de la céleste voûte...
Ils font luire souvent un rayon sur le doute.

SCÈNE V.

LES MÊMES, VASANTAZENA,
voilée, les cheveux épars, et se soutenant à peine.

SAMSTHANAKA.

Que nous veut cette femme? Oh! femme, réponds-nous.
Un spectre!

VASANTAZENA, à genoux devant Tcharoudata.

Laisse-moi me mettre à tes genoux.
Femme indigne, pour moi ta précieuse vie,
Sur d'infâmes soupçons, allait être ravie!...

TCHAROUDATA.

Vous! Vasantazena.

VASANTAZENA.

Pareil au suc des fleurs,
Qui nous rendent la vie ou calment les douleurs,
L'amour est dans notre âme une magique essence
Qui toujours nous soutient par sa toute-puissance,
Et dans un corps éteint rallume le flambeau
Quand notre main glacée effleure le tombeau.

TCHAROUDATA.

Vous à mes pieds! oh! non, relevez-vous, madame :
C'est vous qui dans mon corps ressuscitez mon âme;
C'est vous qui m'arrachez à la tombe, et je vois
Tout renaître et fleurir au son de votre voix.

Votre apparition déjà les épouvante :
Ici votre assassin vous retrouve vivante,
Et moi, dans mon bonheur, je doute de mes yeux...
Et Vasantazena descend pour moi des cieux.

SAMSTHANAKA, à part.

O prodige !... O terreur!... à la mort échappée!
(Haut.)
Cette femme nous ment, seigneurs.

VASANTAZENA.

Tu m'as frappée
Comme un lâche, ce soir, sous l'arbre du chemin...
Comme un lâche; un poignard te fait trembler la main!...
Tu n'as pas même au cœur le courage du crime.
Ce royal assassin redoute sa victime!
Quand mon sang a jailli, mes yeux se sont fermés;
C'est alors que les dieux, par vous tous blasphémés,
Au moment où sur moi sonnait la dernière heure,
M'ont arrêtée au seuil de la sombre demeure,
Et m'ont fait vivre avec le reste de mon sang
Pour dévoiler le crime et sauver l'innocent.
(Montrant Sarvilaka.)
Puis, grâce à la vertu des plantes salutaires
Que l'Inde fait mûrir et couvre de mystères,
Cet homme a su fermer ma blessure, et sa main
A ma vie expirante ajoute un lendemain.

SAMSTHANAKA, aux conseillers.

Le voleur, la chanteuse, et l'homme qui mendie...
Ils ont bien arrangé, tous trois, leur comédie;

Ils se servent des dieux pour insulter les rois,
Pour nier la justice... ils périront tous trois!

SARVILAKA, mettant la main sur l'épaule du prince.

Ecoute!

SAMSTHANAKA.

A moi, seigneurs!

(Les conseillers s'éloignent et disparaissent peu à peu.)

SARVILAKA.

Les courtisans en foule
Désertent le palais, quand le prince s'écroule...
Tu ne sais pas cela. Tu n'as donc rien appris?
(Montrant le Vita.)
Et même celui-là... de quel œil de mépris
Il te regarde... Vois; eh bien! cela t'étonne?
Chacun cherche un abri lorsque la foudre tonne.
Ecoute, tu m'as fait, dans un noble dessein,
Venir dans ce palais pour punir l'assassin,
Et je vais t'obéir... Meurs donc, et rends ton âme
Si tu l'as!

(Il tire son poignard.)

SAMSTHANAKA, à Vasantazena.

Par pitié, secourez-moi, madame!

SARVILAKA, le saisissant.

La loi des hommes veut du sang.

TCHAROUDATA, s'interposant.

La loi des dieux
Parle avec des accents miséricordieux.
Pardon au repentir!

SARVILAKA.

Faut-il le laisser vivre ?

TCHAROUDATA.

Oui

SARVILAKA.

Bien !..: Au repentir, mon prince, je vous livre;
(Il jette son poignard.)
Nous avons dans la vie un côté très-hideux,
Vous et moi : faisons-nous derviches tous les deux.
Je sais au pied des monts une grotte creusée
Avec art, et par l'eau de l'Indus arrosée;
C'est là notre maison : Brahma la fit bâtir
Pour y loger le crime... après le repentir.

UN OFFICIER, entrant, à Tcharoudata.

Seigneur, le roi vous rend vos titres; il espère
Que vous le servirez comme autrefois son père.
Et vous, prince, le roi vous appelle à l'instant :
Rendez-vous au palais, où sa justice attend.
(Samsthanaka sort.)

MADHAVIA, à Vasantazena.

Donnez-moi votre main.

VASANTAZENA.

Vous inondez mon âme
De bonheur !

MADHAVIA.

Vous serez ma sœur.

VASANTAZENA, fondant en larmes.

Oh ! dieux, madame !...

TCHAROUDATA, debout sur l'estrade.

A ses conseils le roi m'appelle : j'obéis.
On ne doit pas servir les rois, mais son pays....
Mon devoir est tracé ; toujours le ciel seconde
Le puissant qui s'oublie et pense à tout le monde ;
Et je profiterai du titre qu'on me rend
Pour faire heureux le peuple, et notre pays grand.
Que Dieu donne les grains à l'épi des rizières,
Les fruits aux champs, le lait aux vaches nourricières ;
Que le sol appauvri, voilant sa nudité,
Se réveille partout dans la fécondité ;
Que les célestes eaux, les nocturnes rosées
Fassent pleuvoir la vie aux plaines épuisées ;
Que le parfum des fleurs, sur les ailes des vents,
Remplisse de santé tous les êtres vivants :
Et nous, chefs de l'Etat, nous, si Dieu les écoute,
Ces vœux qui sont montés à l'éternelle voûte,
Nous donnerons à tous des biens plus précieux :
La justice et la paix, ces deux filles des cieux.

NOTE

NOTE.

Des critiques bienveillants ont répondu déjà aux observations de quelques personnes touchant le titre du Chariot d'Enfant, qui donne son nom à la pièce, et dont il n'est question que dans une scène. Il est vrai que cette scène détermine le dévouement de la courtisane, et est cause que les bijoux restent dans la maison de Tcharoudata, et que la femme, frappée à l'acte suivant, semble en avoir été dépouillée par l'accusé.

Du reste, dans le Théâtre indien, comme dans le Théâtre espagnol, c'est souvent le détail le plus insignifiant qui donne le titre à la pièce.

On a reproché aux auteurs quelques expressions toutes modernes en apparence, telles que : « Je suis volé », dans la bouche de Sarvilaka. Cette phrase est textuelle dans l'original, ainsi que les dés, les banquiers et mille autres détails.

On a aussi répondu pour les auteurs au reproche fondé sur l'amour conçu par l'honnête Tcharoudata pour une courtisane. Il ne faut pas oublier qu'il s'agit des mœurs de l'Inde où ces femmes sont autrement considérées qu'en Europe. Cependant Vasantazena n'est pas regardée comme l'égale de Madhavia, femme d'une caste supérieure. Là est l'effet du mot que dit l'épouse au dernier acte, lorsque, touchée de son dévouement, elle l'élève à elle en l'appelant sœur. Dans l'original, cela signifie qu'elle deviendra la seconde épouse. M. Meurice a comparé fort justement ce double amour à celui que Goëthe a placé dans Stella, bien qu'il s'agisse là de person-

nages modernes. M. Lireux a expliqué avec beaucoup de sens, dans le *Constitutionnel*, le fait d'une pièce de cette nature composée par un roi, en présentant Soudraka comme un prince d'une dynastie qui aurait renversé la précédente avec l'aide du parti populaire [1].

Les faits généraux du drame sont historiques. On peut surtout y considérer avec étonnement une donnée pour ainsi dire évangélique, qui a fait qu'un critique a comparé Tcharoudata au Christ, Vasantazena à la Madeleine et Sarvilaka au bon larron. Le bouddhisme a eu en effet beaucoup de rapport avec le christianisme primitif, dont il fut l'image dans l'Inde.—Au reste, la comparaison est peut-être un peu haute. Nous ne l'aurions pas faite; nous la citons.

Le royal auteur du *Chariot d'Enfant* semble avoir pressenti il y a trente siècles ce vers de l'*Art poétique* de Boileau :

Toutefois, aux grands cœurs donnez quelques faiblesses.

Tcharoudata est un homme parfait; mais comme la perfection absolue humilie toujours un auditoire, on a voulu qu'il payât son tribut à l'humaine nature par l'excusable faiblesse de l'amour.

[1] Cette observation se trouve confirmée par un passage du recueil de William Jones intitulé *Asiatic Researches* (tome 5e), qui constate qu'il a existé une race de rois issue des *Soudras*, c'est-à-dire de la dernière classe du peuple. Selon lui, l'usurpateur aurait assassiné le roi précédent et aurait formé une nouvelle dynastie de vingt-et-un rois *Soudras*, dont le dernier a vécu 452 ans avant Jésus-Christ. Cette époque s'accorde avec l'apparition de Bouddah-mouni, le second réformateur populaire de l'Inde.

PARIS.— IMPRIMERIE BONAVENTURE ET DUCESSOIS,
55, quai des Grands-Augustins.

2f.

...ery

Le chariot d'enfa...

Prix : 2 fr. 50